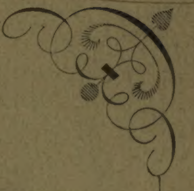




EXPOSITION UNIVERSELLE
DE 1867

APERÇU DE L'HISTOIRE ANCIENNE D'ÉGYPTE

Pour l'intelligence
DES MONUMENTS EXPOSÉS DANS LE TEMPLE
DU
PARC ÉGYPTIEN

PAR
AUGUSTE MARIETTE-BEY
CONSERVATEUR ADJOINT HONORAIRE DES MUSÉES IMPÉRIAUX DE FRANCE
DIRECTEUR-GÉNÉRAL
DU SERVICE DE CONSERVATION DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE



PARIS
DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL
GALERIE D'ORLÉANS
—
1867

APERÇU

DE

L'HISTOIRE ANCIENNE D'ÉGYPTE

PARIS

TYPOGRAPHIE MORRIS ET COMPAGNIE

64, *rue Amelot*

EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1867

APERÇU DE L'HISTOIRE
ANCIENNE
D'ÉGYPTE

Pour l'intelligence

DES MONUMENTS EXPOSÉS DANS LE TEMPLE

DU

PARC ÉGYPTIEN

PAR

AUGUSTE MARIETTE-BEY

CONSERVATEUR ADJOINT HONORAIRE DES MUSÉES IMPÉRIAUX DE FRANCE

DIRECTEUR-GÉNÉRAL

DU SERVICE DE CONSERVATION DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE



PARIS

DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL

GALERIE D'ORLÉANS

—

1867

AVANT-PROPOS

Parmi les constructions du parc égyptien se trouve le *Temple*. En lisant la courte notice qui se vend à la porte, on arrive à se former une idée générale, tant de la signification et de la valeur artistique ou scientifique des objets exposés que des différentes périodes historiques auxquelles chaque partie de l'édifice appartient. Mais, pour le visiteur qui veut se rendre un compte plus approfondi des choses, cette sèche nomenclature devient insuffisante. Ce qu'il désire connaître, c'est la suite des faits principaux et le caractère des grandes époques de la longue période historique à laquelle remon-

tent les monuments qu'il a sous les yeux. J'ai pensé qu'une nouvelle édition de l'*Aperçu de l'Histoire d'Égypte* que j'ai publié au Caire, en français et en arabe, pour les besoins de l'enseignement élémentaire des écoles égyptiennes, remplirait cette lacune et répondrait au but proposé. C'est ce résumé rapide, mais complet, que j'offre au public.

A. M.

INTRODUCTION

L'histoire nous apprend que l'Égypte est bornée au Nord par la Méditerranée, au Sud par la cataracte d'Asouan. Mais l'histoire, en posant ces limites, ne tient aucun compte des indications fournies soit par la géographie, soit par l'étude comparée des races. Au nord-est du continent africain, de la mer à l'équateur, s'étend une zone immense de terrain formée par le même fleuve, par lui seul fertilisée. D'un autre côté, des races diverses qui peuplent les rives de ce fleuve, les unes sont incultes, sauvages, incapables de se gouverner elles-mêmes; au contraire, en deçà du tropique, on rencontre une nation qui mérite l'admiration des hommes par sa gloire, par son industrie, par tous les éléments de civilisation qu'elle possède en son sein. L'histoire devrait donc dire que l'Égypte s'étend là où coule le Nil, et qu'ainsi l'Égypte a le droit de revendiquer comme son domaine toutes les terres qu'arrose ce fleuve célèbre, aussi loin qu'elles s'étendent vers le Sud.

L'Égypte est un pays privilégié entre tous. Son territoire nourrit une population docile, prompte au bien, facile à instruire, capable de progrès. La fertilité proverbiale de son sol, la douceur de son climat, écartent presque absolument d'elle le froid et la faim, deux fléaux

qui, dans des pays moins favorisés, engendrent de véritables maladies sociales. Que dire du Nil? Le Nil est le roi des fleuves. Chaque année, presqu'à jour fixe, grossi par les pluies torrentielles qui sont tombées dans certaines régions du Soudan, il sort de son lit, inonde les terres dont on lui facilite l'accès, et ne se retire qu'après y avoir déposé un limon bienfaisant. Autre part, l'inondation des fleuves est presque toujours un malheur public; loin de traiter le Nil en ennemi qu'il faut sans cesse combattre, l'Égypte voit en lui un ami qui l'oblige, puisqu'avec la fécondité il lui apporte la richesse.

Envisagée comme nation, l'Égypte ne mérite pas moins de fixer notre attention. Son rôle dans les affaires du monde a toujours été grand. A portée presque égale de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, il ne s'est pour ainsi dire point passé un événement remarquable auquel, par la force des circonstances, elle ne se soit trouvée mêlée. C'est même là le côté saillant de son histoire. L'Égypte ne brille pas quelques instants, comme tant d'autres pays, pour s'éclipser ensuite dans une nuit plus ou moins profonde : elle a, au contraire, l'étrange fortune de maintenir son action à travers soixante-dix siècles, et, à presque toutes les époques de cette immense durée, on la trouve exerçant sur quelque point une notable influence. Dans l'antiquité pharaonique, c'est l'Égypte apparaissant à l'origine des temps comme l'aïeule de toutes les nations, c'est Chéops bâtissant, au moment où le reste de la terre n'a pas encore d'histoire, des monuments que l'art moderne ne surpasserait pas; c'est Thoutmès, c'est Aménophis, c'est Ramsès, enchaînant à leur char toutes les races d'hommes alors connues; — sous les Grecs et les Romains, c'est l'Égypte régnant par les idées comme auparavant elle avait régné par les armes; ce sont les sectes philosophiques d'Alexandrie conduisant, à un moment de crise suprême, le grand mouvement d'où est sorti le monde moderne; — au moyen âge, c'est l'art arabe créant au Caire ses inimitables merveilles; — ce sont les Croisades, c'est saint Louis prisonnier à Mansourah; — au commencement du siècle, c'est Bonaparte et son aventureuse mais brillante expédition; — enfin, de nos jours, c'est la dynastie de Méhémet-Ali, c'est la civilisation introduite sur les bords

du Nil, c'est l'Égypte marchant à grands pas dans la voie du progrès et par là appelant sur elle l'attention du monde entier. Par son histoire plus encore que par la fertilité de son sol, l'Égypte a donc mérité de fixer les regards. Au rapport de Platon, quand Solon visita l'Égypte, les prêtres de Saïs lui dirent : « O Solon, Solon ! vous autres » Grecs, vous êtes des enfants ; en Grèce il n'y a pas un vieillard !... » C'est pour avoir ouvert la voie où tant de peuples se sont avancés à sa suite que, déjà, il y a deux mille cinq cents ans, l'Égypte jouissait de la gloire qui la suivra à travers les âges.

L'histoire générale de l'Égypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, peut se diviser, selon les diverses civilisations que ce pays a successivement adoptées, en trois grandes périodes principales qui sont :

I. Période païenne ;
II. Période chrétienne ;
III. Période musulmane.

La période *païenne* est celle pendant laquelle l'Égypte possède sans interruption la religion, l'écriture, la langue dont l'ensemble constitue cette civilisation qui a laissé de si nombreux vestiges sur les deux rives du Nil. Elle commence à l'origine de la monarchie, et se termine, l'an 381 de notre ère, au moment où l'empereur Théodose proscrit les anciens dieux et ordonne que la religion chrétienne sera désormais la religion officielle du pays.

Nous ne nous occuperons que de celle-ci.

HISTOIRE D'ÉGYPTE

PÉRIODE PAÏENNE

Les rois nombreux qui, pendant toute la durée de la période païenne, ont successivement paru sur le trône, sont distingués entre eux par groupes qu'on appelle *dynasties.* Quand la dynastie est indigène, elle prend le nom de la ville qui a été choisie pour siége officiel du gouvernement, et nous avons ainsi des dynasties Memphites, Thébaines, Éléphantines, Tanites, selon que les rois siégeaient à *Myt-Rahynet,* à *Medinet-Abou,* à *Gézyret-Asouan,* à *Sân.* Quand, au contraire, la dynastie n'est pas nationale, je veux dire quand elle est venue du dehors et qu'elle a été imposée par la conquête, elle s'appelle alors du nom de la nation qui s'est

emparée de l'Égypte, et nous avons des dynasties éthiopiennes, persanes, grecques et romaines. Depuis les premiers âges de la monarchie égyptienne jusqu'à ses derniers jours, on compte TRENTE-QUATRE de ces dynasties. Le point de départ de toute description des monuments, comme de tout récit de la période païenne, est donc le partage préalable des rois égyptiens en trente-quatre grandes divisions correspondant à des familles royales et distinguées entre elles par les villes choisies pour être, du temps de ces familles, la capitale de l'Égypte.

Avant de commencer l'histoire de ces trente-quatre dynasties, il convient de jeter rapidement un coup d'œil sur les matériaux dont la mise en œuvre a pour résultat la reconstruction de la période païenne. On en connaît de trois sortes :

Les premiers, par la valeur et la quantité, sont les monuments égyptiens eux-mêmes, temples, palais, tombeaux, statues, inscriptions (1). Aucune autorité n'a plus de poids, puisque les monuments ont l'avantage d'avoir été les incontestables témoins des événements qu'ils racontent. Il n'y a pas bien longtemps encore, les monuments étaient, à la vérité, loin de posséder le crédit dont ils jouissent aujourd'hui. En effet, le secret de la mystérieuse écriture qui les couvre était perdu, et il était difficile de voir alors dans une antiquité égyptienne autre chose qu'un objet privé de sa signification propre, et par conséquent sans intérêt. Mais, il y a quarante ans environ, un homme de génie s'est révélé qui a réussi, à force de pénétration, à faire luire la lumière la plus inattendue sur les ténèbres de l'écriture égyptienne. Cet homme de génie était Champollion. Par lui, les monuments égyptiens jusqu'alors muets ont fait entendre leur voix ; par lui le voile s'est déchiré, et l'ancienne Égypte, célèbre dans toute l'antiquité par sa sagesse et sa grandeur, nous est apparue comme elle était autrefois. Les monuments égyptiens ne sont donc plus aujourd'hui des objets de vaine curiosité ; ils sont des pages de pierre où

(1) Voyez à l'APPENDICE le détail des monuments principaux.

nous déchiffrons, dans une écriture que nous savons lire, l'histoire dont ils furent les contemporains.

Après les monuments, il est juste de placer une histoire d'Égypte qui avait été écrite en grec par un prêtre égyptien nommé Manéthon. Certes, si ce livre nous était parvenu intact, nous ne posséderions pas de guide plus fidèle : égyptien de naissance et prêtre instruit non-seulement dans les mystères de sa religion, mais encore dans les littératures étrangères, puisqu'il savait le grec, Manéthon, en effet, était capable d'écrire un livre vraiment complet sur l'histoire de son pays, et la possession de ce livre serait aujourd'hui pour nous un véritable trésor. Mais l'ouvrage du prêtre égyptien a péri avec tant d'autres dans le grand naufrage de la littérature ancienne, et nous n'en possédons plus que quelques fragments conservés par des écrivains postérieurs. Tel qu'il est, Manéthon est encore cependant une de nos autorités le plus souvent consultées, et on l'appelle avec raison l'historien national.

Derrière Manéthon et les monuments, on placera tous les renseignements de seconde main qu'on trouve épars çà et là dans les historiens grecs et latins. Parmi ces auxiliaires, on citera particulièrement : 1° Hérodote, historien grec qui visita l'Égypte vers l'an 450 avant Jésus-Christ, et qui nous a laissé une intéressante description de ce pays ; 2° Diodore de Sicile, autre voyageur grec qui, vers l'an 8 avant notre ère, parcourut les bords du Nil, et comme Hérodote, consacra à l'Égypte un chapitre spécial de son livre ; 3° Strabon, géographe grec à peu près contemporain du précédent, qui nous a donné les renseignements les plus utiles et les plus précis sur la géographie de l'Égypte ; 4° enfin Plutarque, qui, vers l'an 90 de notre ère, écrivit en grec un traité sur Isis et Osiris, que les découvertes de la science nous prouvent tous les jours être un écho fidèle des antiques traditions égyptiennes.

Après ces explications que j'ai crues nécessaires pour montrer tout à la fois, et la solidité de notre point de départ, et le crédit

à accorder aux résultats que nous allons enregistrer, je diviserai les trente-quatre dynasties en cinq grandes époques :

L'Ancien-Empire, de la Ire à la XIme dynastie;
Le Moyen-Empire, de la XIme à la XVIIIme dynastie ;
Le Nouvel-Empire, de la XVIIIme à la XXXIme dynastie ;
L'Égypte sous les Grecs, XXXIIme et XXXIIIme dynasties ;
L'Égypte sous les Romains, XXXIVme dynastie ;

et je commencerai par l'*Ancien-Empire* l'histoire de l'Égypte pendant la période païenne.

CHAPITRE PREMIER

ANCIEN-EMPIRE

DE LA Ire A LA XIe DYNASTIE

L'Ancien-Empire commence à la fondation de la monarchie égyptienne et se termine à la XIme dynastie; il dura 1940 ans (1).

L'époque où l'Égypte nous apparaît pour la première fois constituée en monarchie est tellement éloignée de nous que l'histoire n'y voit encore que des ténèbres. Par les progrès de la science, appuyée sur des faits philologiques d'une incontestable valeur, on sait, à la vérité, que, loin d'être arrivée du Sud en suivant le cours du Nil, la civilisation égyptienne anté-historique est, au contraire, venue de l'Asie. Mais à quelle époque la race que nourrit encore aujourd'hui le sol égyptien s'y établit-elle? sous l'action de quelles circonstances se développa cette civilisation

(1) On trouvera à l'*Appendice* le développement des motifs qui nous forcent à ne présenter ces chiffres qu'avec la plus grande réserve, bien qu'ils nous soient fournis par Manéthon.

qui devait fournir une si étonnante carrière? Ces problèmes sont probablement à jamais insolubles. Quoi qu'il en soit, toutes les autorités sont d'accord pour faire de Ménès le premier roi de la Ire dynastie égyptienne. Succéda-t-il, comme quelques-uns le pensent, à d'autres rois partiels, et fut-il celui d'entre eux qui, le premier, réussit à placer l'Égypte sous un sceptre unique? C'est ce que l'absence de documents ne nous permet pas d'affirmer. Ce qui est certain, c'est que Ménès n'est pas un personnage fabuleux, bien que la grande figure du fondateur de la monarchie égyptienne ne nous apparaisse qu'à travers les nuages d'un passé si éloigné de nous qu'il semble appartenir en quelque sorte à l'enfance du genre humain.

Les trois premières dynasties auraient régné, si l'on en croit Manéthon, 769 ans. Les monuments qu'elles nous ont laissés sont rares. En les étudiant, on y remarque une certaine rudesse et une indécision de style qui laissent deviner qu'au moment où ils ont été exécutés, l'art égyptien cherchait encore sa voie. Les trois dynasties que nous venons de nommer représenteraient donc cette période d'incubation que toutes les nations nous montrent à l'horizon de leur histoire.

A la IVme dynastie, l'histoire d'Égypte commence à sortir de l'obscurité dans laquelle elle a été jusqu'ici enveloppée, et des monuments assez nombreux nous permettent déjà de préciser des faits. Le personnage qui domine cette époque est le roi qu'Hérodote a nommé Chéops, et que les textes contemporains appellent Khoufou. Chéops fut, paraît-il, un roi guerrier : c'est lui que les bas-reliefs de *Ouâdy-Maghara* (presqu'île du Sinaï) nous montrent châtiant les *On*, bédouins du temps qui inquiétaient les frontières orientales de la Basse-Égypte. Il fut surtout un roi constructeur. La plus grande et la plus remarquable des pyramides que possède l'Égypte est le tombeau de Chéops. Cent mille hommes qui se relayaient tous les trois mois furent, dit-on, employés pendant trente ans au gigantesque travail que ce roi ordonna. Assurément, il n'est pas au-dessus des forces de notre

industrie moderne de refaire un monument semblable. Mais le problème difficile à résoudre, même de nos jours, serait de construire des chambres et des couloirs intérieurs qui, malgré les millions de kilogrammes qui pèsent sur eux, conserveraient à travers soixante siècles la plus parfaite et la plus étonnante régularité.—Quant à la place qu'occupe la IV[me] dynastie dans l'Ancien-Empire, on peut dire sans hésiter qu'elle en marque le point culminant. Au début de la quatrième dynastie se produit en effet un mouvement subit et extraordinaire. L'Égypte est désormais libre d'entraves, et nous voyons éclore tous les prodiges d'une civilisation sans pareille à ce moment dans le monde. Alors la société égyptienne est définitivement constituée. L'art a atteint son plein développement et monte à une hauteur que les plus brillantes époques dépasseront à peine. Des villes sont fondées, de grandes fermes enrichissent les campagnes. On y élève des milliers de têtes de bétail. Des antilopes, des cigognes, des oies sauvages y sont gardées en domesticité. Des moissons abondantes et soignées couvrent le sol. Une architecture élégante embellit les habitations. Là, le maître de la maison vit aimé et respecté des siens. Il cultive les fleurs; des jeux, des danses sont exécutés devant lui. Il chasse et il pêche dans les nombreux canaux dont la contrée est sillonnée. De grandes barques aux voiles carrées flottent pour lui sur le Nil, instruments d'un commerce sans doute très-actif. Partout l'Égypte nous apparaît alors dans l'épanouissement d'une jeunesse vigoureuse et pleine de séve. Cette admirable statue de Chéphren, dans laquelle, malgré ses six mille ans, on doit voir un des morceaux les plus accomplis de la sculpture égyptienne, n'est-elle pas une œuvre de la IV[me] dynastie (1)? Ne sont-ce pas les Pyramides qui ont mérité dans l'antiquité d'être rangées au nombre des sept merveilles du monde ?

Sous les deux premières dynasties, Thinis et Memphis avaient

(1) Elle occupe la place d'honneur dans la salle intérieure du Temple. (*Voy.* la *Description du Parc Égyptien.*)

été choisies pour être tour à tour le siége du gouvernement; sous la V[me] dynastie, c'est Éléphantine qui devient la capitale de l'Égypte. Cette famille royale ne se recommande à l'attention par aucun fait historique remarquable. On lui doit cependant quelques monuments qui méritent d'être signalés : le ***Mastabat-el-Faraoun,*** à ***Saqqarah***, et, dans la même nécropole, plusieurs tombeaux d'un fini et d'une conservation admirables, récemment découverts pendant les fouilles destinées à alimenter le Musée de Boulaq (1).

A la mort du dernier roi de la V[me] dynastie, une famille nouvelle parvint au trône. Manéthon la dit originaire de Memphis. Parmi les personnages célèbres qu'elle produisit, je nommerai la reine Nitocris et Apappus. La reine Nitocris, la belle aux joues roses, comme l'appelle Manéthon, fut, dit-on, la femme la plus distinguée de son temps. Ayant eu à venger la mort de son frère qui avait péri assassiné, elle attira dans une galerie souterraine les coupables qu'elle voulait punir, et pendant les joies d'un repas, les eaux du Nil introduites secrètement les y noyèrent tous. Quant à Apappus, il fut, comme Chéops, un roi guerrier. A cette époque, les cataractes du Nil (surtout celle de ***Ouâdy-Halfa***) n'offraient pas comme maintenant un insurmontable obstacle à la navigation, et vers le sud, la frontière de l'Égypte était ouverte aux incursions des ***Ua-ua***, peuplade remuante de nègres : Apappus réduisit ces ennemis à l'obéissance. Une peuplade inconnue de bédouins, celle des ***Herouscha*** (probablement les Bicharis actuels), fut également soumise par les armes égyptiennes. Enfin, du côté du nord, les tribus hostiles reçurent d'Apappus le châtiment qu'elles s'étaient attiré par leurs agressions contre les ouvriers égyptiens préposés à l'exploitation des mines de cuivre de la presqu'île du Sinaï. Le nom d'Apappus est, d'ailleurs, fréquent sur les monuments égyptiens. On le trouve à ***Asouan***, à ***El-Kab***,

(1) Ce sont ces tombeaux qui ont fourni les modèles des peintures curieuses exposées dans la salle intérieure du Temple. (*Voy.* la *Description du Parc Egyptien.*)

à *Kasr-es-Sayad*, à *Cheykh-Saïd*, à *Zawyet-el-Maïtin*, à *Saqqarah*, à *Sân;* on le rencontre aussi sculpté sur les rochers de *Ouâdy-Maghara*, et à *Hamâmat*, station de la route qui conduit de *Qéneh* à *Qosseir*. Comme ce nom signifie en égyptien le *géant*, il est probable qu'il faut y chercher l'origine de la tradition qui donne à Apappus neuf coudées de taille. Il régna, dit-on, cent ans.

De la fin de la VIme dynastie au commencement de la XIme, 436 ans s'écoulent, pendant lesquels les monuments sont à peu près muets. L'Égypte subit-elle une invasion de peuples encore inconnue à l'histoire, et Manéthon n'a-t-il tenu compte que des familles légitimes alors reléguées dans leurs capitales ? Sans doute, quand il s'agit de l'Égypte, l'idée d'une invasion doit être plus qu'autre part facilement admise. Par sa position géographique plus encore que par ses admirables ressources, l'Égypte a toujours attiré les regards du monde, et c'est pour elle une éternelle gloire, comme un éternel malheur, d'avoir été dans tous les temps convoitée. Mais quand les preuves nous font absolument défaut, il serait téméraire d'affirmer que l'espèce d'éclipse soudaine qui se manifeste dans la série des monuments, immédiatement après la VIme dynastie, n'eut pas pour cause, soit une de ces crises de défaillance par lesquelles la vie des nations, comme celle des hommes, est quelquefois traversée, soit plutôt notre ignorance des lieux où les souvenirs des quatre dynasties qui nous occupent peuvent se rencontrer. On voit par là que le problème est un de ceux dont nos fouilles futures doivent se proposer la solution.

Ici se termine la période de dix-neuf siècles à laquelle le nom d'Ancien-Empire a été donné. Le spectacle qu'offre à ce moment l'Égypte est bien digne de fixer l'attention. Quand le reste de la terre est encore plongé dans les ténèbres de la barbarie, quand les nations les plus illustres qui joueront plus tard un rôle si considérable dans les affaires du monde sont encore à l'état sauvage, les rives du Nil nous apparaissent comme nourrissant un peuple sage et policé, et une monarchie puissante, appuyée par une formidable organisation de fonctionnaires et d'employés, règle déjà

les destinées de la nation. Dès que nous l'apercevons à l'origine des temps, la civilisation égyptienne se montre ainsi à nous toute formée, et les siècles à venir, si nombreux qu'ils soient, ne lui apprendront presque plus rien. Au contraire, dans une certaine mesure, l'Égypte perdra, car, à aucune autre époque, elle ne bâtira des monuments comme les Pyramides.

CHAPITRE DEUXIÈME

MOYEN-EMPIRE

DE LA XIe A LA XVIIIe DYNASTIE

Le Moyen-Empire commence à la XIme dynastie, et se termine à la XVIIIme, après une durée de 1361 ans.

On n'a pas oublié le tableau que nous avons présenté de l'Égypte, lorsque, après Apappus et Nitocris, la VIme dynastie s'éteint. A ce moment, un temps d'arrêt aussi soudain qu'imprévu se produit dans la marche de la civilisation égyptienne, et pendant 436 ans (de la VIme dynastie à la XIme), l'Égypte semble avoir disparu du rang des nations.

Quand avec les *Entef* et les *Mentouhotep* de la XIme dynastie, on la voit se réveiller de ce long sommeil, les anciennes traditions sont oubliées. Les noms propres usités dans les familles, les titres donnés aux fonctionnaires, l'écriture elle-même, et jusqu'à la religion, tout en elle semble nouveau. Thinis, Éléphantine, Memphis ne sont plus les capitales choisies : c'est Thèbes, qui,

pour la première fois, devient le siége de la puissance souveraine. L'Égypte est en outre dépossédée d'une partie notable de son territoire, et l'autorité de ses rois légitimes ne s'étend plus au delà d'un canton limité de la Thébaïde. L'étude des monuments que nos dernières fouilles ont mis au jour confirme ces vues générales. Ils sont rudes, primitifs, quelquefois grossiers, et à les voir, on croirait que l'Égypte, sous la XIme dynastie, recommence cette période d'enfance qu'elle avait déjà traversée sous la IIIme.

Après les rois obscurs qui composent cette famille royale, les *Osortasen* et les *Amenemha*, rois puissants de la XIIme dynastie, montent sur le trône.

A la XIIme dynastie, nous entrons tout à coup dans l'une des belles époques de l'histoire égyptienne. Au nord, l'Égypte possède, dès le règne d'Osortasen Ier, ses frontières naturelles, qui sont la Méditerranée et la presqu'île de Sinaï. Au sud, elle combat déjà pour cette grande politique qui va être la sienne pendant trente siècles et qui la poussera sans cesse à revendiquer comme un patrimoine toutes les terres qu'arrose le Nil. A cette époque, s'étendait au delà de la première cataracte, presque au fond de l'Abyssinie, un État qui était à l'Égypte ancienne ce que le Soudan est à l'Égypte moderne : c'est le *Pays de Cousch*, ou l'Éthiopie. Sans limites bien précises, sans unité d'organisation ou de territoire, l'Éthiopie nourrissait des populations nombreuses, diverses d'origine et de race ; mais le gros de la nation était formé par les Couschites, peuple de sang chamitique qui, à une époque inconnue à l'histoire, avait franchi le détroit de Bab-el-Mandeb, et s'était emparé du Haut Nil. Or, les Couschites paraissent avoir été sous la XIIme dynastie les vrais ennemis de l'Égypte ; c'est vers le Soudan qu'alors toutes les forces de la nation sont tournées ; c'est contre les Couschites que sont élevées de chaque côté du Nil, au delà de la deuxième cataracte, les forteresses de *Kumneh* et de *Semneh*, qui marquent la limite méridionale à laquelle s'était alors arrêté l'empire des Pharaons. Quel qu'ait été à ce moment l'état politique des autres parties du monde, l'Égypte, sous la XIIme dy-

nastie, ne s'est donc pas éloignée des rives de son fleuve sacré. Pendant les luttes qui ont donné au nom des Osortasen et des Amenemha un lustre qui ne s'est jamais effacé, l'Égypte se fortifiait à l'intérieur par l'élan vigoureux qu'elle imprimait à toutes les branches de la civilisation. Une formidable invasion dont nous parlerons tout à l'heure, à la vérité, a fait table rase de tous les grands édifices que la XIIme dynastie avait élevés, et nous n'avons pour juger des constructions monumentales de cette époque que quelques pyramides isolées et l'obélisque de *Matarieh*, près du Caire. Mais à défaut des palais et des temples, nous trouvons dans les seuls hypogées de *Beni-Hassan* (province de Minyeh) la preuve de la vérité du fait que nous avançons. Il résulte, en effet, des mille détails reproduits avec un art si délicat sur les murs des tombeaux de Beni-Hassan, que la XIIme dynastie fut pour l'Égypte, plus encore que la IVme, une époque de véritable prospérité. Un de ces tombeaux, celui qui a servi à la sépulture d'un nommé *Améni*, à la fois général et moudyr de la province dont Beni-Hassan faisait partie, mérite surtout d'être cité. Là l'Égypte de la XIIme dynastie est en quelque sorte prise sur le fait. D'un côté ce sont les bestiaux qu'on engraisse, c'est la terre qu'on laboure avec des charrues construites sur le modèle de celles dont l'Égypte se sert encore aujourd'hui ; c'est le blé qu'on récolte, c'est le grain qu'on fait dépiquer par des animaux qui en foulent les gerbes aux pieds. D'un autre côté, c'est la navigation du Nil, les grandes barques qu'on construit ou qu'on charge, les meubles élégants qu'on façonne dans des bois précieux, les vêtements qu'on apprête. En un coin du tombeau, Améni lui-même prend la parole et raconte sa vie. Comme général, il a fait une campagne dans le Soudan, et fut chef d'une caravane escortée de 400 hommes de troupes qui ramena à *Qeft* l'or provenant des mines de *Gebel-Atoky*. Comme moudyr il mérita les louanges du souverain par sa bonne administration. « Toutes les terres, dit-il, étaient labourées et » ensemencées du nord au sud. Rien ne fut volé dans mes ateliers. » Jamais petit enfant ne fut affligé, jamais veuve ne fut maltraitée

» par moi. J'ai donné également à la veuve et à la femme mariée, » et je n'ai pas préféré le grand au petit dans tous les jugements » que j'ai rendus. » — Un dernier exemple plus illustre va servir à montrer quel degré de force intérieure l'Égypte avait atteint sous les Osortasen et les Amenemha : je veux parler du lac Mœris. On sait ce qu'est le Nil pour l'Égypte. Si son débordement périodique est insuffisant, une partie du sol n'est pas inondée, et, par conséquent, reste inculte; si le fleuve, au contraire, sort avec trop de violence de son lit, il emporte les digues, submerge les villages, et bouleverse les terrains qu'il devrait féconder. L'Égypte oscille ainsi perpétuellement entre deux fléaux également redoutables. Frappé de ces inconvénients, un roi de la XIIme dynastie, Amenemha III, conçut et exécuta un projet gigantesque. Il existe à l'ouest de l'Égypte une oasis de terres cultivables (le *Fayoum*) perdue au milieu du désert et rattachée par une sorte d'isthme à la contrée qu'arrose le Nil. Au centre de cette oasis s'étend un large plateau dont le niveau général est celui des plaines de l'Égypte; à l'ouest, au contraire, une dépression considérable de terrain produit une vallée qu'un lac naturel de plus de dix lieues de longueur (le *Birket-Qéroun*) emplit de ses eaux. C'est au centre du plateau qu'Amenemha III entreprit de creuser, sur une surface de dix millions de mètres carrés, un autre lac artificiel. La crue du Nil était-elle insuffisante, l'eau était amenée dans le lac et comme emmagasinée pour servir à l'arrosement non-seulement du Fayoum, mais de toute la rive gauche du Nil jusqu'à la mer. Une trop forte inondation menaçait-elle les digues : les vastes réservoirs du lac artificiel étaient ouverts, et quand le lac à son tour débordait, le trop plein des eaux était rejeté par une écluse dans le Birket-Qéroun. Les deux noms que l'Égypte a donnés à l'admirable création d'Amenemha III ont, du reste, mérité de rester populaires. De l'un, *Méri*, c'est-à-dire le *lac* par excellence, les Grecs ont en effet tiré le nom de *Mœris*, mal appliqué par eux à un roi, tandis que l'autre nom *Pi-om*, mot de la langue antique qui signifie *la mer*, est devenu, dans la bouche des Arabes, l'appellation de la province

tout entière (*Fayoum*) que le génie de l'un des rois de la XIIme dynastie avait dotée de ce précieux élément de fécondité. — On voit, par ces détails, l'intérêt qui s'attache à la famille des Osortasen. On peut dire que cette famille est une des plus illustres de celles qui occupèrent successivement le trône de Ménès et qu'elle est au Moyen-Empire ce que les Chéops et les Chéphren sont à l'Ancien.

La XIIIme dynastie, dans laquelle les *Nofréhotep* et les *Sebekhotep* dominent, ne nous est connue que par les monuments. Manéthon lui donne 60 rois qui régnèrent ensemble 463 ans; mais il ne nous fait pas connaître les noms de ces rois. Aucun édifice de la XIIIme dynastie n'est d'ailleurs venu jusqu'à nous. Nous savons cependant, par les statues et les stèles que nous avons trouvées à Sân et à Abydos (Harabat-el-Madfouneh (1)), que l'Égypte, sous ces nouveaux Pharaons, n'avait rien perdu de son ancienne prospérité. Quant aux guerres que les rois de cette époque entreprirent, le silence des monuments ne nous permet que des conjectures. De nos travaux à Sân et de la présence d'un colosse de la XIIIme dynastie dans une île située près de *Dongolah* (île d'Argo), on conclura pourtant que l'Egypte avait encore élargi, sous la XIIIme dynastie, les frontières qu'elle possédait sous la XIIme. Une particularité curieuse qui se rapporte à cette période mérite d'être notée. Il existe au-dessus de Ouady-Halfa, près du village de Semneh, des rochers situés à pic sur le fleuve, et qui portent, à 7 mètres au-dessus des plus hautes eaux actuelles, des inscriptions hiéroglyphiques. Or, de la traduction de ces inscriptions, il résulte que, sous la XIIme et la XIIIme dynastie, le Nil, dans sa plus grande hauteur, s'élevait jusqu'au point où ces légendes sont tracées. Il y a 40 siècles, le Nil montait donc, à la deuxième cataracte, à environ 7 mètres plus haut qu'il ne monte aujourd'hui. Il y a là un problème digne d'attention, et que la science n'a pas encore résolu. Le changement de niveau du Nil à la seconde cataracte est-il dû aux grands travaux hydrauliques entrepris par

(1) Harabat-el-Madfouneh est aussi appelé Thinis. (*Voy.* plus haut.)

les rois du Moyen-Empire, dans le but, soit de régulariser les inondations de ce fleuve impétueux, soit d'élever un rempart naturel entre l'Egypte et ses plus redoutables ennemis en rendant cette cataracte impraticable aux navires qui descendaient du Soudan? C'est ce que je ne pourrais dire.

Nous ne savons absolument rien de la XIVme dynastie. Selon quelques auteurs modernes, elle aurait régné dans la Basse-Egypte pendant que les rois de la XIIIme régnaient dans la Haute. Mais cette assertion est contredite par les statues du Musée de Boulaq, qui représentent des rois de la XIIIme dynastie, et qui ont été trouvées à Sân. Il est évident que, si les rois de la XIIIme dynastie avaient été relégués dans la Haute-Egypte, ils n'auraient pas orné de leurs images les temples placés sous la domination d'une dynastie rivale.

Au rapport de l'un des abréviateurs de Manéthon (Eusèbe), les deux dynasties suivantes (la XVme et la XVIme) furent originaires de Thèbes. Pendant que ces familles royales faisaient de la ville des Entef la capitale de leur empire, l'Egypte du nord était le théâtre d'un des plus terribles événements dont les annales égyptiennes aient gardé le souvenir. Sous les derniers rois de la XIVme dynastie, l'œuvre de civilisation s'accomplissait et tout fait présumer que le pays marchait paisiblement dans les voies du progrès. Tout à coup, des peuples sans gloire, que Manéthon appelle des *Hycsos* ou *Pasteurs*, envahissent du côté de l'Asie les frontières du Delta, massacrent les populations, pillent les temples et imposent leur joug par le fer et le sang aux provinces septentrionales de l'Egypte. Pendant quatre siècles, les rois relégués dans la Thébaïde eurent ainsi pour voisins, et probablement pour maîtres, ces barbares envahisseurs. Dire ce qu'à ce moment l'Egypte eut à subir de bouleversements est impossible. Le seul point qu'il nous soit permis de donner comme certain, c'est que pas un monument de cette époque désolée n'est venu jusqu'à nous pour nous apprendre ce que devint, sous les Hycsos, l'antique splendeur de l'Egypte. Nous assistons donc, sous la XVme et la XVIme dynastie, à un nouveau naufrage de la civilisation égyptienne. Si

vigoureux qu'il ait été, l'élan donné par les Osortasen s'àrrête subitement; la série des monuments s'interrompt, et l'Egypte nous instruit, par son silence même, des calamités dont elle fut frappée.

La période qui suit ne peut être bien étudiée que dans les monuments du Musée de Boulaq. Là l'Egypte se montre, sous la XVIIme dynastie, partagée, comme sous les deux dynasties précédentes, entre des rois rivaux. Mais à la nuit profonde qui vient, pendant si longtemps, de couvrir le pays de ténèbres, succèdent des jours plus sereins. Dans la Haute-Egypte, les fouilles toujours infructueuses quand on leur demande des monuments de la XVme et de la XVIme dynastie, commencent à être moins rebelles à nos efforts dès qu'il s'agit de monuments de la XVIIme, et parmi les personnages dont les tombes de Qournah conservent les restes, on distingue de nouveau toute une hiérarchie de fonctionnaires qui trahit un état policé. Dans la Basse-Egypte, une autre dynastie de Pasteurs s'élève à Tanis (Sân), rameau détaché de cette confédération de peuples adorateurs de *Sutekh* qui, sous le nom de *Khétas*, habitaient les plaines voisines du Taurus. Mais cette fois les Hycsos ne sont plus les dévastateurs que Manéthon nous dépeint. Loin de là, les monuments du Musée nous les font voir, vainqueurs de l'Égypte, se laissant à leur tour envahir par la civilisation des vaincus. L'Egypte réagit ainsi par ses arts, par sa religion, par sa gloire, contre ses oppresseurs. Elle les force à orner le temple de Sân de sphinx égyptiens taillés à leur image. Elle leur impose son écriture. Elle les amène peu à peu à devenir Égyptiens, et, véritables Pharaons, à se faire appeler comme eux les fils du Soleil. A la vérité, les Pasteurs de la XVIIme dynastie, tout en faisant de Sân la ville de Sutekh par excellence, avaient placé ce dieu au sommet de leur panthéon ; mais comme ils n'avaient ni renversé ni proscrit le culte des dieux égyptiens dont ils étaient également les adorateurs, on ne doit voir dans ce fait que l'hommage d'un peuple devenu égyptien à la divinité qui fut celle de ses ancêtres. Les traditions violentes de la XVme et de la XVIme dynastie sont donc ici interrompues. Sous les nouveaux Hycsos,

l'Égypte renaît à des jours meilleurs. Manéthon d'un côté, les monuments de l'autre, nous conservent les noms de ces rois dont la postérité n'eut pas à détester la mémoire. Bien plus, quatre cents ans plus tard, un des grands conquérants de l'Égypte, Ramsès II, à la suite d'un traité de paix qu'il venait de conclure avec les Khétas eux-mêmes, célébrera à Sân le quatrième anniversaire séculaire de l'avénement de la XVIIme dynastie, et par courtoisie décernera à *Saïtès*, son premier roi, le titre d'aïeul de sa race. En résumé, au Nord comme au Sud, sous ses rois nationaux comme sous ses maîtres asiatiques, l'Égypte sort du long engourdissement dans lequel elle vient d'être plongée, et nous voyons s'élever le long des rives du Nil des monuments qui, tout en portant la trace encore trop évidente de la conquête, attestent cependant des jours moins agités.

Nous venons de voir Ramsès II, à quatre cents ans de distance, réédifiant Sân, c'est-à-dire la ville de Sutekh, et rendant hommage au roi Pasteur qui le premier introduisit le culte de ce dieu en Égypte ; mais on conçoit que sous la XVIIme dynastie, les princes exilés dans la Thébaïde n'avaient pas les mêmes ménagements à garder envers ceux qui ne pouvaient être que leurs rivaux. En effet, une guerre courte mais acharnée éclata bientôt. Ce fut le signal de la déroute des Pasteurs. Assiégés jusque dans leur capitale par un roi illustre entre tous, Ahmès ou Amosis, les Asiatiques furent enfin vaincus. Le gros de la nation passa l'isthme et s'enfuit en Asie. Aux autres, Amosis permit de garder, pour les cultiver, une partie des terres dont leurs ancêtres s'étaient emparés. Ainsi finit la douloureuse période qui marque une page si sanglante dans les annales de l'Égypte. Par les victoires d'Amosis, le sceptre antique de Ménès revint aux mains de ses possesseurs légitimes. Une fois sortis du pays qu'ils avaient usurpé, les Pasteurs n'y reparurent plus, et si l'Égypte doit les rencontrer encore, ce sera sur les champs de bataille où ils porteront les armes, confondus avec les Khétas. Quant à ceux que la politique d'Amosis attacha au sol qui les avait si longtemps nourris, ils formèrent

dans l'orient de la Basse-Égypte une colonie étrangère tolérée aux mêmes titres que les Israélites. Seulement ils n'eurent pas d'Exode, et, par une destinée singulière, ce sont eux que nous retrouvons dans ces étrangers aux membres robustes, à la face sévère et allongée, qui peuplent encore aujourd'hui les bords du lac Menzaleh. N'oublions pas d'ajouter que de fortes présomptions tendraient à faire croire que le patriarche Joseph vint en Egypte sous les Pasteurs et que la touchante histoire racontée dans la Genèse eut pour théâtre la cour de l'un de ces rois étrangers. Joseph n'aurait donc pas été ministre d'un Pharaon de sang national. C'est un roi Pasteur, c'est-à-dire un roi Sémite comme lui que Joseph aurait servi, et l'élévation du ministre hébreu s'explique d'autant plus facilement qu'il aurait été accueilli par un souverain de la même race que lui.

Nous arrivons ici à la fin du Moyen-Empire. Pendant les 1361 ans que nous venons de parcourir, bien des événements traversèrent la fortune de l'Égypte. Inauguré sous la XIme dynastie, le Moyen-Empire nous montre à son origine l'Égypte hésitante et troublée, comme si elle se réveillait d'une invasion, et, à sa fin, c'est encore en présence d'une invasion, cette fois trop certaine, que nous nous rencontrons. Le lac Mœris, les hypogées de Beni-Hassan et de Syout, les colosses de Sân et d'Abydos, les obélisques de Matarieh et de Begig nous prouvent qu'heureusement, entre ces deux périodes agitées, l'Égypte connut des jours de véritable grandeur.

CHAPITRE TROISIÈME

—

NOUVEL-EMPIRE

DE LA XVIIIe A LA XXXIe DYNASTIE

—

L'expulsion des Pasteurs est à peine consommée que l'Égypte se relève, dès les premiers jours de la XVIIIme dynastie, plus puissante que jamais. C'est là, en effet, le trait distinctif de cette époque remarquable entre toutes. En quelques années, l'Égypte a reconquis les cinq siècles que l'invasion des Hycsos vient de lui faire perdre. De la Méditerranée à Gebel-Barkal, les deux rives du Nil sont ornées de temples. Des voies nouvelles sont ouvertes au commerce; l'agriculture, l'industrie, les arts, prennent un essor considérable. Le rôle politique de l'Égypte, à ce moment, devient immense. Elle envoie au Soudan des vice-rois pour gouverneurs généraux, et au nord elle met des garnisons égyptiennes jusqu'en Mésopotamie, aux bords de l'Euphrate et du Tigre.

Nous avons déjà nommé le premier roi de cette illustre famille;

c'était Amosis. L'élan rapide qui allait porter l'Égypte au comble de sa puissance se fait sentir dès le règne de ce prince. Non content d'avoir purgé le sol national de la présence des Pasteurs, Amosis conduit une armée en Palestine, et au sud pénètre jusqu'au cœur de la Nubie. En même temps, il relève les temples abattus, et prouve sa piété envers les dieux par la construction de sanctuaires nouveaux. Mais la rapidité avec laquelle l'Égypte a cicatrisé ses plaies est surtout apparente dans les admirables bijoux qu'Amosis fit exécuter pour orner la momie de sa mère, la reine *Aah-hotep*. Au nombre de ses richesses, le Musée de Boulaq ne possède pas de monuments qui témoignent d'une industrie plus avancée, et à voir la longue chaîne d'or, le pectoral découpé à jour, le diadème et ses deux sphinx d'or, le poignard rehaussé d'ornements en or damasquiné, on a peine à croire qu'au moment où ces précieux objets (1) sortaient de l'atelier des bijoutiers de Thèbes, l'Égypte était à peine débarrassée d'une longue et douloureuse invasion.

A Amosis succéda Aménophis Ier. Sous ce prince, les tendances de l'Égypte à étendre ses frontières vers le sud et le nord continuent à se faire jour, et les monuments nous prouvent qu'Aménophis visita les armes à la main la Syrie et le Soudan.

Le successeur d'Aménophis fut Thoutmès Ier. Ici encore l'Égypte a les yeux tournés vers l'Éthiopie qu'elle convoite, et Thoutmès Ier ne craint pas de faire passer les cataractes à ses armées qui reviennent victorieuses de cette campagne. Au nord, une entreprise plus hardie encore illustre le nom du roi successeur d'Aménophis. Au delà de la Palestine et de la terre de Chanaan, au milieu des plaines qui s'étendent entre l'Euphrate et le Tigre, florissait alors une confédération de peuples que les inscriptions hiéroglyphiques appellent les *Rotennou*. Ce que nous avons dit des Couschites peut se répéter de ces nouvelles populations. Les *Rotennou* n'ont

(1) Ils sont exposés dans la salle intérieure du Temple. (*Voy.* la *Description du Parc.*)

ni territoire bien défini ni unité de race bien constante. Ils possèdent déjà des villes puissantes comme Ninive et Babylone, mais plusieurs de leurs tribus sont encore errantes sur les limites indécises de la confédération. Leur pays n'a même pas d'appellation bien distincte : quoique formé de la Mésopotamie, de la Babylonie et de l'Assyrie, il reçoit cependant d'une manière plus générale le nom de ce dernier royaume. Quelle pensée guida Thoutmès Ier, et le porta à franchir les déserts qui séparent l'Assyrie de l'Égypte? Nous ne le savons pas. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'alors l'Assyrie, comme le Soudan, sentit le poids des armes égyptiennes, et que sur l'Euphrate aussi bien que sur le Haut-Nil, Thoutmès laissa des stèles commémoratives de ses victoires. Le règne de Thoutmès Ier marque donc un nouveau pas en avant dans la voie où le pays est désormais engagé. Dès le règne de ce Pharaon, l'Égypte a déjà repris tout son essor, et de conquise elle est devenue subitement conquérante.

Thoutmès Ier régna 21 ans et mourut en laissant la couronne à son fils Thoutmès II. Cette fois le Soudan est enfin soumis, et sur les rochers d'Asouan on commence à lire les noms des *Princes Gouverneurs des pays du Sud*, titre accordé alors aux fonctionnaires qui allaient de l'autre côté des cataractes représenter l'autorité des Pharaons. Il ne paraît pas d'ailleurs que Thoutmès II ait été un roi guerrier. Il fut remplacé par son frère Thoutmès III.

A son avénement au trône, Thoutmès III était probablement encore enfant. Sa sœur Hatasou, qui avait déjà joué un certain rôle dans les affaires publiques sous le roi défunt, se chargea de la tutelle du jeune prince. Mais sa régence fut une véritable usurpation, et, en effet, pendant les 17 ans que dura son gouvernement, Hatasou s'attribua toutes les prérogatives de la puissance royale. Son règne fut, du reste, éclatant. L'histoire d'Égypte ne connaît pas de roi qui, déjà grand par ses conquêtes et son influence politique, n'ait laissé après lui des preuves de son goût pour les arts et les monuments magnifiques. Hatasou fut de ce nombre. Parmi les œuvres principales dues à l'initiave de cette reine, on

notera les deux grands obélisques dont l'un est encore debout au milieu des ruines de Karnak. Les inscriptions nous apprennent que la reine avait élevé ces deux obélisques en souvenir de son père Thoutmès Ier. Les légendes horizontales gravées sur le bas des quatre faces de l'obélisque resté en place font connaître quelques particularités dignes d'être rapportées. On y voit, par exemple, que la partie supérieure des obélisques devait être recouverte d'un pyramidion formé de l'or enlevé aux ennemis. En un autre passage, l'inscription nous apprend que l'érection du monument tout entier, depuis son extraction de la montagne d'Asouan, n'avait duré que sept mois. On juge par ces détails, des efforts qu'il a fallu faire pour transporter et mettre debout une masse qui a 30 mètres de hauteur et qui pèse 374,000 kilogrammes. Le temple de *Deir-el-Bahari* à Thèbes est un monument dû à la magnificence d'Hatasou. Les exploits guerriers de la reine sont l'objet des représentations gravées sur les murs de cet édifice. Là, de grands bas-reliefs, sculptés avec une hardiesse et une largeur de ciseau qui étonnent (1), nous font assister à tous les incidents d'une campagne entreprise par la reine contre le pays de *Pount*, région qui occupe la partie méridionale de la Péninsule Arabique. Les mutilations à jamais regrettables qu'a subies le monument ne nous permettent malheureusement pas de découvrir en quels combats s'illustra la valeur égyptienne. Nous savons cependant par les représentations gravées sur les murs de deux chambres récemment découvertes que la victoire couronna les efforts de la reine. Ces représentations nous montrent en effet le général égyptien recevant le chef ennemi, qui se présente en suppliant. Celui-ci a la peau d'un brun foncé ; ses cheveux sont longs et tombent en mèches tressées sur ses épaules. Il est sans armes. Derrière lui s'avancent sa femme et sa fille. Toutes deux, chose singulière, présentent des traits repoussants que l'artiste

(1) Les principaux d'entre eux sont reproduits sur le mur extérieur de la salle du Temple. (*Voy.* la *Description du Parc.*)

égyptien a rendus avec une incroyable habileté. Leurs chairs pendantes, leurs jambes gonflées, les excroissances difformes qui se remarquent en certaines parties du corps, semblent accuser quelque horrible maladie. Ailleurs, les bas-reliefs nous font voir les vaincus embarquant sur les vaisseaux de la flotte égyptienne le butin pris après la bataille. Ici ce sont des girafes, des singes, des léopards, des armes, des lingots de cuivre, des anneaux d'or; là ce sont des arbres entiers, probablement d'une espèce rare, dont les racines sont enfermées dans de grandes caisses pleines de terre. Les vaisseaux eux-mêmes méritent notre attention. Ils sont grands, solidement bâtis, et manœuvrent indifféremment à la rame ou à la voile. Un équipage nombreux couvre le pont. Grâce au soin que l'artiste égyptien a pris d'indiquer la disposition des mâts, des voiles et jusqu'aux nœuds des cordes compliquées qui relient ensemble les divers parties du bâtiment, on a une idée complète de ce qu'était, il y a 4,000 ans, un navire de la marine égyptienne. Dans une autre chambre du même temple, nous assistons à des scènes d'un intérêt aussi grand. Les régiments égyptiens s'avancent au pas gymnastique et rentrent en triomphe à Thèbes. Chaque soldat a une palme dans la main gauche; de la droite, il tient la pique ou la hache. Des trompettes sont en avant, et sonnent des fanfares. Des officiers portent sur l'épaule l'étendard surmonté du nom de la régente victorieuse. En résumé, Hatasou fut la digne sœur des Thoutmès, et n'occupe pas une des moindres places dans la série des souverains illustres qui, sous la XVIIIme dynastie, ont laissé leurs pas si profondément marqués sur le sol égyptien. Nous savons déjà que pendant 17 ans elle s'attribua la puissance royale. Mais l'avénement de son frère Thoutmès III ne fut pas encore pour elle un motif de retraite. Comme sous Thoutmès II, elle prit de nouveau sa part dans les affaires publiques. Elle mourut enfin, laissant celui dont elle avait usurpé le pouvoir maître définitif de l'Égypte.

De tous les Pharaons qui ont successivement guidé l'Égypte vers l'accomplissement de ses destinées, il n'en est vraisembla-

blement pas un qui mérite plus que Thoutmès III le titre de grand. Sous son règne, l'Égypte est à l'apogée de sa puissance. A l'intérieur, une prévoyante organisation des forces du pays assure partout l'ordre et le progrès. A Ouady-Maghara, à Héliopolis (Matarieh, aux environs du Caire), à Memphis, à Thèbes, à Ombos, à Éléphantine, en Nubie s'élèvent des édifices nombreux et magnifiques. A l'extérieur, l'Égypte devient par ses victoires l'arbitre du monde. Ses conquêtes dans le Soudan sont encore agrandies, et nous possédons une liste nombreuse des vice-rois qui, au nom de Thoutmès, exercent sur cette province éloignée l'autorité souveraine. Pendant ce temps, des flottes égyptiennes s'emparent de l'île de Chypre, et, après des combats sans cesse renouvelés pendant 18 ans, Thoutmès soumet à ses armes toute l'Asie occidentale. Sous ce règne glorieux, l'Égypte, selon l'expression poétique du temps, *pose ses frontières où il lui plaît*, et son empire s'étend sur l'Abyssinie actuelle, le Soudan, la Nubie, l'Égypte proprement dite, la Syrie, la Mésopotamie, l'Irak-Arabi, le Kurdistan et l'Arménie. Après un règne de 47 ans qu'il compte de la mort de son frère Thoutmès II, Thoutmès III mourut, laissant à son petit-fils Aménophis II l'Égypte plus forte, plus influente, plus redoutée qu'elle ne l'avait jamais été.

Aménophis II qui régna 10 ans, Thoutmès IV qui régna 31 ans, lui succèdent. Toute la politique de ces princes fut de conserver et de maintenir les conquêtes de leur glorieux prédécesseur. Il faut dire à leur louange qu'ils y réussirent.

L'époque des grandes luttes renaît avec Aménophis III. On peut lire encore aujourd'hui, sur les architraves du temple de Louqsor, les éloges que ce prince se décerne à lui-même : « Il est l'Horus,
» le taureau puissant, celui qui domine par le glaive et détruit
» tous les barbares; il est le roi de la Haute et de la Basse-
» Égypte, le maître absolu, le fils du soleil. Il frappe les chefs
» de toutes les contrées. Aucun pays ne tient devant sa face. Il
» marche et il rassemble la victoire, comme Horus, fils d'Isis,
» comme le soleil dans le ciel. Il renverse leurs forteresses elles-

» mêmes. Il obtient pour l'Égypte les tributs de toutes les nations » par sa vaillance, lui, le seigneur des deux mondes, le fils du » soleil. » L'histoire dira que ces louanges ne sont pas exagérées. Aménophis III fut en effet un roi aussi redouté dans la guerre que sage dans la paix. Sous son règne, l'Égypte ne perdit rien du prestige de ses armes, et une légende gravée sur quelques gros scarabées dont le musée de Boulaq possède un exemplaire, nous apprend que, de son temps, l'empire s'étendait de la Mésopotamie au pays de *Karo*, en Abyssinie. — En même temps qu'Aménophis III consolidait ainsi l'œuvre des rois qui l'avaient précédé sur le trône, il couvrait les rives du Nil de monuments remarquables par leur grandeur et la perfection des sculptures dont ils sont ornés. Au Soudan, le temple de *Gebel-Barkal* est l'œuvre d'Aménophis III, et, près de la troisième cataracte, *Soleb* montre un autre temple qui est dû également à ce prince. A Asouan, à Éléphantine, à *Gebel-Silsileh*, à *El-Kab*, à *Tourah* (près du Caire), au Sérapeum de Memphis, à *Serbout-el-Kadim* (presqu'île du Sinaï), se rencontrent des souvenirs de ce roi. C'est lui aussi qui ajouta des constructions considérables au temple de Karnak et qui fit bâtir toute la partie du temple de Louqsor ensevelie sous les maisons du village qui porte ce nom. Enfin Aménophis III aurait édifié, sur la rive gauche du Nil et en face de Louqsor, un autre édifice religieux qui a dû être un des plus considérables de l'Égypte. Détruit de fond en comble par des causes inconnues, il n'en reste aujourd'hui que les deux immenses colosses qui en précèdent l'entrée et que les Arabes appellent *Sânamat*. Jusqu'à l'an 27 avant J.-C., ces colosses, images du roi Aménophis lui-même, ne fixèrent pas plus que d'autres l'attention publique. Mais à cette époque, un tremblement de terre ayant fait tomber la partie supérieure de l'un d'entre eux, on s'aperçut bientôt que la base restée en place, quand elle avait été mouillée par la rosée du matin, rendait au lever du soleil un son prolongé. Les Grecs et les Romains voyageaient alors beaucoup en Égypte. Il n'en fallut pas plus pour

exciter l'admiration de ces étrangers, et bientôt la statue d'Aménophis devint pour eux l'image du roi Memnon qui saluait au lever du soleil sa mère divine, l'Aurore. C'est à cette poétique légende que se rapportent les innombrables inscriptions grecques et latines que l'on voit aujourd'hui gravées sur les jambes du colosse.

Aménophis III fut remplacé sur le trône par son fils Aménophis IV. Celui-ci suivit l'exemple de ses prédécesseurs, et les bas-reliefs sculptés dans les tombeaux de *Tell-el-Amarna* (prov. de Minyeh) nous le font voir, debout sur son char et suivi de ses sept filles qui combattent avec lui, foulant aux pieds de ses chevaux les Asiatiques vaincus. Malheureusement, Aménophis IV ne reçut pas de la nature une sagesse égale à son courage. Un fanatisme aveugle le guida trop souvent, et le premier peut-être depuis le commencement de la monarchie égyptienne, il osa porter sur la religion la main d'un réformateur. Ammon, le dieu suprême de Thèbes, fut proscrit, et Aménophis substitua au culte de ce dieu si longtemps respecté celui d'*Aten* (*le disque rayonnant*), qu'on n'a peut-être pas comparé sans raison à l'*Adonaï* des religions sémitiques. Lui-même changea son nom, qui, traduit littéralement, signifie la *paix d'Ammon*, et prit sur les monuments celui de *Khou-en-Aten* (*la splendeur du disque*). Les effets de cette atteinte portée aux dogmes furent désastreux pour l'Égypte. Les temples où le nom du dieu proscrit se rencontre furent mutilés, et par la construction d'une ville (Tell-el-Amarna) qui fut la nouvelle capitale de l'Égypte, Thèbes perdit une partie de son ancienne splendeur. Il paraîtrait que la mère de *Khou-en-Aten*, longtemps vivante dans l'esprit de son fils comme nous le montrent les hypogées de Tell-el-Amarna, ne fut pas étrangère à ce brusque changement dans l'opinion religieuse de l'Égypte. Or, cette reine n'était pas égyptienne : à Thèbes (vallée d'*Abou-Hamed*), elle a les chairs peintes en rose comme les femmes des races septentrionales; sur le scarabée dont nous avons parlé, elle est citée comme issue d'un père et d'une mère qui, non-seu-

lement n'étaient pas de sang royal, mais devaient être aussi d'origine étrangère, puisque leurs noms n'ont aucune racine dans la langue égyptienne. En dressant des autels à un dieu que l'Égypte n'avait pas connu jusqu'alors, Aménophis IV se serait donc trop souvenu du sang qui coulait dans ses veines. Il fit pour Aten ce que les Hycsos avaient fait pour Sutekh. Avec lui un certain parti étranger triompha, et c'est peut-être par là que peuvent être expliqués les bas-reliefs de Tell-el-Amarna qui nous montrent ce prince sous des traits qui n'ont rien d'égyptien, entouré de fonctionnaires auxquels les artistes ont donné une physionomie tout aussi singulière que la sienne.

Après quelques autres règnes qui ont laissé des traces insignifiantes, paraît Horus. La série des princes légitimes recommence avec lui, mais avec lui se produisent de violentes réactions contre les réformes du fanatique Aménophis IV. Les noms des rois qui venaient d'être détrônés sont, en effet, partout martelés; les édifices élevés par eux sont jetés à terre; bien plus, la ville capitale qu'ils avaient fondée à Tell-el-Amarna est démolie de fond en comble avec un soin si patient qu'il n'en reste plus aujourd'hui une pierre debout. Horus, toutefois, fut un roi prudent qui sut garder à l'Égypte le rang qu'elle avait acquis, et lui conserver ces lointaines frontières que Thoutmès III, selon l'obélisque de Constantinople, avait reculées « jusqu'aux extrêmes stations de la Mésopotamie. » Il fut le dernier Pharaon de cette XVIIIme dynastie qui, pendant les 241 ans qu'elle occupa le trône, avait porté si haut la gloire de l'Égypte.

Sous la XIXme dynastie, la fortune de l'Égypte se maintient avec un certain éclat; mais, à travers les lueurs que jettent sur cette époque quelques rois guerriers, on commence à apercevoir divers symptômes qui présagent une dislocation prochaine. Autrefois si menaçante, l'Égypte va devenir maintenant presque toujours menacée.

Le prince qui commence cette nouvelle série royale est Ramsès I. Nous avons peu de monuments de son règne. On sait

cependant qu'il fit une campagne au nord de la Syrie, dans la vaste contrée située entre la rive gauche de l'Euphrate, le Taurus et la mer. C'est là que nous retrouvons le dieu Sutekh et ses adorateurs; c'est là qu'habitent les Khétas, tribu puissante placée comme les Rotennou, ses voisins, à la tête d'une confédération de peuples. Si l'on en croit une inscription de Karnak, Ramsès aurait été le premier qui soit allé au-devant des Khétas jusque sur les bords de l'Oronte. Peu de faits d'armes signalèrent d'ailleurs son passage sur le trône. Il eut pour successeur Séti Ier, le Séthos de la tradition grecque.

Nous avons vu tout à l'heure jusqu'à quelles limites éloignées Thoutmès III avait reculé les frontières de l'Égypte. Si l'on étudie à Karnak les guerres qu'eut à soutenir Séti Ier, on voit ce prince recommençant les campagnes de son illustre aïeul, soumettant de nouveau les Schasou et les habitants de Pount, combattant la Syrie et y plaçant des garnisons égyptiennes, luttant contre les Khétas et les Rotennou, attaquant Ninive et Babylone, et portant même jusqu'en Arménie ses armes victorieuses. Déjà, dès le second règne de la XIXme dynastie, l'Asie occidentale proteste donc par des révoltes contre la suzeraineté de l'Égypte, et l'on devine que, pour peu qu'ils se fortifient, l'Égypte trouvera des ennemis redoutables et peut-être des maîtres, dans ces peuples que, jusqu'à présent, elle traite en vassaux insoumis. Ces guerres lointaines que Séti Ier conduisit en personne ne l'empêchèrent pas d'ailleurs de se livrer aux travaux de la paix, et, sous son règne, la prospérité intérieure de l'Égypte se soutint par des constructions qui font encore aujourd'hui l'étonnement du voyageur. C'est d'abord la salle hypostyle de Karnak, l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture égyptienne; c'est le grand temple d'Abydos, dont nos fouilles récentes ont rendu à la lumière les incomparables sculptures; c'est le tombeau du roi, à Bal-el-Molouk (Thèbes), monument souterrain qu'on admire parce qu'on ne comprend pas qu'un architecte ait même osé en concevoir le plan. N'oublions pas d'ajouter que Séti est le premier roi qui joi-

guit par un canal la Mer-Rouge au Nil, et qui, au moyen d'un puits artésien creusé dans la montagne, rendit praticable pour les caravanes le chemin qui de *Radasieh* (prov. d'Esneh) conduit aux mines d'or de Gebel-Atoky.

Ramsès II, son successeur, régna 67 ans; il eut 170 enfants dont 59 princes. Ici, nous avons affaire au roi constructeur par excellence. Il est pour ainsi dire impossible de rencontrer en Égypte une ruine, une butte antique sans y lire son nom. Les deux magnifiques temples d'Ibsamboul, le Ramesseum de Thèbes, le petit temple d'Abydos, sont de lui; il éleva aussi des édifices considérables à Memphis, au Fayoum et à Sân. Ramsès II dut à son long règne d'avoir pu réaliser tant de travaux importants; il le dut aussi à ses guerres, qui lui livrèrent un nombre considérable de prisonniers qu'il employa, selon l'usage égyptien, aux constructions publiques. A ces causes ajoutons encore la présence sur les bords du Nil de tribus nombreuses de race étrangère que la fertilité du sol et sans doute la politique du gouvernement attiraient des plaines de l'Asie. Par les ouvriers qu'ils fournissaient aux travaux des temples, à l'édification des villes, au curage des canaux, ces étrangers rendaient à l'Égypte l'hospitalité qu'elle leur prêtait, et c'est ainsi que, sous ce même Ramsès II, la Bible nous montre les Israélites occupés dans l'Est du Delta à la construction d'une ville qui s'appelait Ramsès comme le roi.

L'étude des guerres entreprises par Ramsès II donne raison aux pressentiments que nous avait déjà fait concevoir l'état politique de l'Égypte depuis le commencement de la XIXme dynastie. Le temps n'est pas loin, en effet, où l'Égypte cessera d'être l'arbitre des destinées du monde. Une réaction nécessaire va se produire. Au Sud, au Nord, à l'Ouest, tous les peuples que les Thoutmès et les Aménophis avaient domptés se soulèvent contre leurs anciens maîtres. Le Soudan s'agite, et les murs des temples sont couverts des représentations de toutes les victoires que les princes d'Éthiopie remportent sur ces vassaux révoltés. En même temps, des déserts situés à l'occident du Delta, un flot

de nomades aux yeux bleus et aux cheveux blonds (les Libyens) descendu des îles de la Méditerranée sur le continent africain menace les provinces du Nord, et n'est contenu qu'avec de grands efforts par les armées égyptiennes. En Asie, même travail de réaction contre l'Égypte. Là, les Khétas, peuple belliqueux qui combat sur des chars, ont formé de nouveau, avec vingt autres peuples, une formidable alliance. Mais, après dix-huit ans de lutte, Ramsès II ne réussit à les vaincre que pour conclure avec ceux qu'hier encore il appelait *la vile race des Khétas*, une paix aussi honorable pour eux que pour lui. C'est pendant cette longue campagne que Ramsès II donna devant toute son armée une preuve de courage personnel qui fut le sujet d'un poëme historique qu'on trouve gravé sur l'un des murs extérieurs de Karnak et sur la face Nord du grand pylône du temple de Louqsor (1). C'était dans la cinquième année de son règne, au mois d'épiphi. Ramsès et son armée s'avançaient vers la ville d'Atesch. Trompé par des Bédouins que le prince des Khétas employait comme espions, Ramsès tombe dans une embuscade, et se voit tout à coup entouré par l'armée des confédérés tout entière. Les Égyptiens surpris prennent la fuite et Ramsès reste seul. « Alors, dit » le poëte qui a célébré la gloire de son maître, Sa Majesté à la » vie saine et forte, se levant comme le dieu Month, prit la parure » des combats... Lançant son char, il entre dans l'armée du vil » Khéta ; il était seul, aucun autre avec lui. Cette campagne, Sa » Majesté la fit aux yeux de toute sa suite. Il se trouva environné » par deux mille cinq cents chars, et sur son passage se précipitèrent les guerriers les plus rapides du vil Khéta et des peuples » nombreux qui l'accompagnaient : *Aradus*, *Masou*, *Patasa*, » *Kaschkasch*, *Oelon*, *Gazonatan*, *Chèrobe*, *Aktor*, *Atesch et* » *Raka*.

» Chacun de leurs chars portait trois hommes, et le roi n'avait

(1) Ce poëme est connu dans la science sous le nom de *Poëme de Penta-our*. On doit à M. de Rougé l'excellente traduction dont nous reproduisons ici les principaux passages.

» avec lui ni ses princes, ni ses généraux, ni les capitaines des » archers ou des chars. » Dans cette position périlleuse, Ramsès invoque en ces termes le dieu suprême de l'Égypte : « Mes archers » et mes cavaliers m'ont abandonné! pas un d'entre eux n'est là » pour combattre avec moi!... Quel est donc le dessein de mon » père Ammon? Est-ce un père qui renierait son fils?... N'ai-je » pas marché sur ta parole, ô mon père?... Ta bouche n'a-t-elle » pas guidé mes expéditions, et tes conseils ne m'ont-ils pas di- » rigé?... Ne t'ai-je pas célébré des fêtes éclatantes et nombreuses » et n'ai-je pas rempli ta maison de mon butin? Le monde entier » se réunit pour te consacrer ses offrandes. J'ai enrichi ton do- » maine, et je t'ai immolé trente mille bœufs avec toutes les herbes » odoriférantes et les meilleurs parfums... Je t'ai construit des » temples avec les blocs de pierre, et j'ai dressé pour toi des » arbres éternels. J'ai amené des obélisques d'Éléphantine, et c'est » moi qui ai fait apporter des pierres éternelles. Les grands vais- » seaux voyagent pour toi sur la mer, ils transportent vers toi » les tributs des nations... Je t'invoque, ô mon père! Je suis au » milieu d'une foule de peuples inconnus, et je suis seul devant » toi; personne n'est avec moi. Mes archers et mes cavaliers » m'ont abandonné quand je criais vers eux; aucun d'eux ne m'a » écouté quand je les appelais à mon secours. Mais je préfère » Ammon à des milliers d'archers, à des milliers de cavaliers, à » des myriades de jeunes héros, fussent-ils tous réunis ensemble! » Après ces plaintes éloquentes, l'auteur du poëme met dans la bouche du dieu la réponse suivante : « Tes paroles ont retenti » dans Hermonthis, ô Ramsès!... Je suis près de toi, je suis ton » père, le Soleil! ma main est avec toi, et je vaux mieux pour toi » que des millions d'hommes réunis ensemble... Les 2,500 chars, » quand je serai au milieu d'eux, seront brisés devant tes cavales... » Les cœurs de tes ennemis faibliront dans leurs flancs, et tous » leurs membres s'amolliront. Ils ne sauront plus lancer leurs » flèches et ne trouveront plus de cœur pour tenir la lance. Je » vais les faire sauter dans les eaux, comme s'y jette le croco-

» dile; ils seront précipités les uns sur les autres, et se tueront » entre eux. Je ne veux pas qu'un seul regarde en arrière; celui » qui tombera ne se relèvera plus. » — Pendant ce temps, l'écuyer de Ramsès, debout à côté de son maître, voyait les rangs ennemis s'épaissir autour d'eux. A son tour, il adresse la parole au roi : « O mon bon maître, roi généreux, seul protecteur de l'Égypte » au jour du combat, nous restons seuls au milieu des rangs enne- » mis; arrête-toi et sauvons le souffle de nos vies. Que pouvons- » nous faire, ô Ramsès, mon bon maître?... Courage, raffermis » ton cœur, ô mon écuyer, répond le roi. Je vais entrer au milieu » d'eux, comme se précipite l'épervier divin; renversés et mas- » sacrés, ils tomberont dans la poussière... » Ramsès alors lance son char, six fois se précipite au milieu d'eux, et six fois abat les principaux d'entre leurs guerriers. Le roi rassemble alors autour de lui les généraux et les cavaliers qui n'avaient pas pris part au » combat. « Vous n'avez pas, leur dit-il, satisfait mon cœur; » est-il un seul d'entre vous qui ait bien mérité du pays? Si votre » seigneur ne s'était pas levé, vous étiez tous perdus... Vous » êtes restés dans vos demeures et dans vos forteresses, et vous » n'avez donné aucun avis à mon armée. Je les envoie chacun » dans leur contrée en leur disant d'observer le jour et l'heure du » combat, et voilà que tous ensemble vous avez mal agi... Une » faute énorme est commise par mes soldats et mes cavaliers : » elle est plus grande qu'on ne peut le dire, car j'ai montré ma » valeur, et ni les archers ni les cavaliers ne sont venus avec moi. » Le monde entier a donné passage aux efforts de mon bras, et » j'étais seul, aucun autre avec moi... » Après ces paroles, le récit nous transporte à l'heure du soir. L'armée de Ramsès arrive... « Ils trouvèrent toute la région où ils marchaient, continue le » texte, couverte de cadavres baignés dans leur sang... et le pied » ne pouvait trouver de place, tant les morts étaient nombreux. » C'est alors aux généraux d'adresser à leur tour la parole au roi : « Bon combattant, au cœur inébranlable, tu fais l'œuvre de tes » archers et de tes cavaliers. Fils du dieu Toum, formé de sa

» propre substance, tu as effacé le pays de Khéta avec ton glaive » victorieux. C'est toi, ô mon guerrier, qui es le seigneur des » forces, il n'est pas de roi semblable à toi qui combatte pour ses » soldats au jour de la bataille. C'est toi, roi au grand cœur, qui » es le premier dans la mêlée; c'est toi qui es le plus grand des » braves devant ton armée, à la face du monde entier soulevé » contre toi... » Ramsès répond: « Aucun de vous n'a bien agi, » en m'abandonnant ainsi, seul au milieu des ennemis. Les princes » et les capitaines n'ont pas réuni leurs mains à la mienne. J'ai » combattu, j'ai repoussé des milliers de nations, et j'étais seul. » Les chevaux qui me portaient étaient *Puissance en Thébaïde* » et *Repos à la région supérieure*. C'est eux qu'a trouvés ma » main quand j'étais seul au milieu des ennemis... Je veux qu'on » leur serve des grains devant le dieu Phra, chaque jour, quand » je serai dans mes pylônes royaux... » « Le lendemain, continue » le texte, quand la terre s'éclaira, Ramsès fit recommencer la ba- » taille, et s'élança au combat comme un taureau qui se précipite » sur des oies... Les braves, à leur tour, entrèrent dans la mêlée, » comme l'épervier qui fond sur sa proie... Le grand lion qui » marchait auprès des chevaux du roi combattait avec lui; la fu- » reur enflammait tous ses membres, et quiconque s'approchait » tombait renversé. Le roi s'emparait d'eux, et les tuait sans » qu'aucun pût s'échapper. Taillés en pièces devant ses cavales, » leurs cadavres étendus ne formaient qu'un seul monceau de » débris sanglants. » Quelques lignes de texte achèvent ce long récit. Dans une mêlée générale, les Khétas sont mis en pleine déroute, et la paix qui se signe entre les deux souverains met fin provisoirement à la lutte. — Le rôle guerrier de Ramsès II ressort suffisamment de ces détails. De Gebel-Barkal, à *Nahr-el-Kelb*, près de Beyrouth, des inscriptions attestent la grandeur de celui dont les Grecs, sous le nom de Sésostris, ont célébré les exploits. L'histoire impartiale, éclairée par le témoignage des monuments, dira cependant que l'étendue des conquêtes de Sésostris est exagérée, et que les écrivains de la tradition classique ont peut-être

attribué au seul Ramsès II tous les faits d'armes qui ont rendu non moins illustres les noms de Thoutmès III, de Séti Ier et de Ramsès III.

Ramsès II eut pour successeur son treizième fils, que les monuments appellent Ménéphtah. C'est sous son règne que les Israélites, après les prodiges que la Bible raconte, quittèrent l'Égypte sous la conduite de Moïse. Ménéphtah aurait donc été le Pharaon qui périt dans la Mer-Rouge. Son tombeau est cependant de ceux qu'on voit encore dans la vallée de Bab-el-Molouk. Après trois autres règnes qui ne méritent pas d'être rapportés, la XIXme dynastie s'éteignit. Elle avait duré 174 ans.

La XXme dynastie s'ouvrit sous les plus brillants auspices. A sa tête apparaît un roi qui se montre le digne successeur de ses illustres ancêtres : on le nomma Ramsès III. Médinet-Abou à Thèbes est le panthéon élevé à la gloire de ce nouveau Pharaon. Chaque pylône, chaque porte, chaque chambre, nous y raconte les exploits qu'il accomplit. Pount est encore une fois soumise, et Ramsès lui impose des tributs. Kousch reçoit le châtiment que lui attirent ses fréquentes révoltes. A l'Ouest, les Libyens paraissent de nouveau sur les frontières égyptiennes, et le roi guerrier leur fait subir de sanglantes défaites. Enfin, au Nord, la guerre se poursuit cette fois par terre et par mer. Les Khétas, déjà vaincus sous Ramsès II, ont repris les armes sous Ramsès III. Divers peuples de la côte de Syrie, tels que le *Zakkaro* et les *Philistins*, se joignent à eux. L'île de Chypre elle-même fournit son contingent à l'armée confédérée. Sur les bords de la mer, près d'une ville inconnue, les flottes ennemies se rencontrent. On combat corps à corps, et les bas-reliefs de Médinet-Abou nous représentent les ennemis des Égyptiens culbutés dans les flots qui les engloutissent. Pendant ce temps, Ramsès III resté sur le rivage repousse les attaques de l'armée des alliés. Comme Ramsès II, il a près de son char un lion privé qui combat pour lui et dévore les ennemis que son maître a renversés. Les commencements de la XXme dynastie furent donc heureux, et sous Ramsès III l'antique gloire de l'Égypte sembla renaître. Mais les timides successeurs du héros

de Médinet-Abou ne surent pas conserver intact ce glorieux dépôt, et c'est en vain que Ramsès III aura, par l'éclat de ses victoires, un instant arrêté l'Égypte sur le bord de l'abîme où elle va tomber. Cette fois, les temps sont venus. Bien qu'elle ait encore des gouverneurs en Syrie, la dépendance de ce pays devient de plus en plus fictive. Par son contact prolongé avec les Asiatiques, l'Égypte perd, en outre, cette unité qui jusqu'ici a fait sa force. Elle a laissé des mots sémitiques s'introduire dans sa langue. Des dieux étrangers ont fait invasion dans ses sanctuaires jusqu'alors inaccessibles. Pendant cette période de défaillance générale, une autre cause d'affaiblissement se produit. Les grands-prêtres d'Ammon, à Thèbes, profitant de l'inertie des derniers rois de la XXme dynastie, minent peu à peu la puissance royale et aspirent à renverser les rois légitimes. L'Égypte paie ainsi l'ambition des conquérants de la XVIIIme dynastie. Humiliée autant qu'elle a été superbe, elle va voir bientôt son sol foulé encore une fois par les étrangers, et après avoir dominé à la fois sur les Couschites, les Libyens et les Asiatiques, elle recevra d'eux des rois. C'est pour n'avoir pas su rester sur le terrain qui est véritablement le sien, c'est-à-dire sur les bords du Nil, aussi loin qu'ils se prolongent vers le Sud, c'est pour avoir essayé de s'imposer là où mille questions de race et de climat compromettent son autorité, que son empire trop vaste va se démembrer. Telle, en effet, sera la fin de la plus belle période de l'histoire d'Égypte. Impuissant à faire face à tant de dangers, l'empire de Ménès, après Ramsès III, marche douloureusement vers sa décadence. Au Nord comme au Sud, ses conquêtes lui échappent une à une, et au moment où, sous le dernier roi de la XXme dynastie, les grands-prêtres placent enfin sur leur tête la couronne des Pharaons, nous voyons l'Égypte réduite à ses plus petites frontières et entourée d'ennemis désormais plus puissants qu'elle.

La XXIme dynastie donne au monde le spectacle de l'Égypte partagée par ses divisions intestines en deux royaumes. A Thèbes, gouvernent les rois sortis de la caste sacerdotale ; à Tanis (Sân),

s'élève la dynastie que Manéthon admet dans ses listes comme légitime. L'Égypte, à ce moment, a perdu toute sa prépondérance en Asie. A certains symptômes, on commence à voir qu'au contraire l'influence de l'Asie grandit de plus en plus sur les bords du Nil : les rois Thébains choisirent pour plusieurs de leurs fils des noms sémitiques, et les rois de Sân envoient une princesse égyptienne au harem de Salomon.

La XXIIme dynastie a son siége officiel à *Tell-Basta*. Il ne paraît pas que cette dynastie ait donné à l'Égypte beaucoup de conquérants. Le premier de ses rois, le Sésac de la Bible et le Scheschonk des monuments, conduit cependant ses armées en Palestine, assiége Jérusalem et enlève les trésors du temple. Si l'on jette les yeux sur le tableau des personnages qui composent cette famille royale, on s'étonnera d'y voir que la plupart d'entre eux portent des noms assyriens : Nemrod, Tiglath, Sargon. On remarquera en outre que le régiment préposé spécialement à la garde de la personne des rois est composé, non d'Égyptiens, mais de *Maschouasch*, peuplade Libyenne que Ramsès III avait repoussée tant de fois des frontières du Delta. Ces renseignements, fournis par les monuments découverts pendant les fouilles du Sérapéum, donnent la clef de l'histoire sous la XXIIme dynastie et les suivantes. Autant l'Égypte tendait autrefois à se répandre au dehors, autant elle se concentre maintenant en elle-même ; autant elle imposait ses lois aux nations voisines, autant elle subit maintenant celles des peuples étrangers. Désormais, plus de dynasties Thébaines, ni Memphites. L'Égypte, comme attirée par l'Asie, n'aura plus dorénavant de capitales que dans ses provinces du Delta. Dès la XXIIme dynastie, l'Égypte, d'ailleurs, ne s'appartient déjà plus. Sous les grandes familles Thébaines, comme nous le voyons par les Israélites, elle a pu impunément, sûre de les dominer par le seul prestige de sa grandeur, ouvrir ses portes et céder une portion de son territoire à certaines tribus étrangères. Mais au temps où nous sommes, les rôles ont bien changé. Ce sont maintenant ces mêmes tribus qui se lèvent contre elle. Bien plus, ce sol que

jusqu'alors elles n'ont occupé qu'à titre d'hôtes, elles aspirent à s'en rendre les maîtres. Une fois encore l'Égypte subit ainsi son éternelle destinée, et la XXIIme dynastie n'est effectivement que l'avénement au trône d'une de ces familles non égyptiennes qui peuplaient alors les frontières orientales du Delta.

Des événements bien inattendus signalèrent la XXIIIme dynastie. Sous l'influence de causes encore inconnues, l'Égypte se divisa profondément, et, au Nord, nous la trouvons partagée, non pas en un royaume unique comme sous les Pasteurs, mais en plusieurs petits États auxquels commandent une dizaine de rois sortis pour la plupart des rangs des Maschouasch, véritables janissaires qui probablement avaient peu à peu escaladé les marches du trône. Au Sud, un ordre de choses encore plus imprévu trahit les discordes intestines de la malheureuse Égypte. Le Soudan, jusque-là soumis à la puissance des Pharaons, nous apparaît tout à coup organisé en royaume indépendant. Plus de Gouverneurs du Sud, plus de Princes d'Éthiopie exécutant au delà des cataractes les ordres partis de Thèbes ou de Memphis. Non-seulement le pays de Cousch est libre, mais, sous la XXIIIme dynastie, la Haute-Égypte, presque jusqu'à Minieh, semble n'être plus qu'une province du Soudan.

La XXIVme dynastie se composa, selon Manéthon, d'un seul roi, Bocchoris, qui régna six ans. Ce prince réussit-il à expulser les Couschites de la Haute-Égypte, ou fut-il seulement celui des rois partiels du Nord qui plaça la Basse-Égypte sous un sceptre unique? L'histoire est jusqu'ici muette. Ce qu'il y a de certain, c'est que Bocchoris occupait à peine le trône depuis quelques années, qu'un roi du Soudan, Sabacon, descendit les cataractes, s'empara de l'infortuné Bocchoris, qu'il fit brûler vif, et cette fois étendit sa domination jusqu'à la Méditerranée. Que nous sommes loin ici des grandes batailles de Thoutmès, et de ces tributs imposés par le Pharaon vainqueur à *la vile race de Cousch!* C'est Cousch maintenant qui traite l'Égypte en pays vaincu et vient régner dans ces palais tout pleins de la gloire des Aménophis et des Ramsès. —

La domination éthiopienne ferme la XXVme dynastie et compte pour cinquante ans dans les annales égyptiennes.

Le dernier roi de cette XXVme dynastie fut Tahraka. Il avait régné 26 ans, quand douze chefs égyptiens se réunissent, expulsent les Éthiopiens des provinces septentrionales, et partagent ce qu'ils peuvent reprendre du territoire national en douze gouvernements dont ils se proclament les rois. Chose singulière! à la fin de la domination éthiopienne, l'Égypte se montre à nous précisément ce qu'elle était quand, pour la première fois, elle subit le joug du Soudan. Au Nord, c'est une dodécarchie composée d'Égyptiens confédérés, ou peut-être même encore de Maschouasch; au Sud, c'est la Thébaïde réduite une seconde fois à l'état de province du Soudan sous le gouvernement de l'éthiopien Piankhi et de cette reine Ameniritis, dont le Musée possède une si admirable statue (1). Fatiguée de la domination des étrangers, l'Égypte revient ainsi sur ses pas, et quand Psammitichus, le premier roi de la XXVIme dynastie, monte sur le trône, elle semble reprendre son histoire à la fin de la XXIIme.

La domination des douze rois alliés fut de quinze ans. Un oracle avait prédit que l'Égypte entière finirait par appartenir à celui d'entre eux qui boirait dans un vase d'airain. Un jour que les douze princes étaient sur le point de faire des libations, le grand-prêtre leur présenta des coupes d'or dont ils avaient coutume de se servir. Mais s'étant trompé sur le nombre, il n'en apporta que onze pour les douze rois. Alors, celui que nous avons nommé tout à l'heure, Psammitichus, voyant qu'il n'avait point de coupe comme les autres, prit son casque qui était d'airain et s'en servit pour les libations. Un prompt exil dans les marais du Delta fut la conséquence de cette action, dont les autres rois s'étaient aperçus. Quant à Psammitichus, résolu de se venger de l'outrage qui lui était fait, il envoya à son tour consulter l'oracle. Il lui fut répondu

(1) Elle est exposée dans la salle principale du Temple. (*Voy.* la *Description du Parc.*)

cette fois qu'il serait vengé par des hommes d'airain sortis de la mer. D'abord, il ne put se persuader que des hommes d'airain vinssent à son secours ; mais peu de temps après, des Grecs qui avaient fait naufrage sur les côtes descendirent à terre revêtus de leurs armes. Un Égyptien courut en porter la nouvelle à Psammitichus dans les marais, et comme jusqu'alors cet Égyptien n'avait jamais vu d'hommes armés de la sorte, il lui dit que des hommes d'airain sortis de la mer pillaient les campagnes. Le roi, comprenant par ce discours que l'oracle était accompli, fit alliance avec les Grecs et les engagea par de grandes promesses à prendre son parti. Puis, avec ces troupes auxiliaires et les Égyptiens qui lui étaient restés fidèles, Psammitichus se mit en campagne, détrôna les onze rois, renversa les Éthiopiens, et rendit à l'Égypte son ancien territoire de la Méditerranée à la première cataracte. — La nouvelle dynastie dont Psammitichus fut le premier roi, correspond, comme on le sait déjà, à la XXVIme de Manéthon : les ruines que l'on aperçoit près du village moderne de Sâ-el-Hagar (Saïs) marquent le site de la ville que cette famille royale avait choisie pour siége officiel du gouvernement.

Certains indices donnent à penser que Psammitichus n'était pas Égyptien, et que l'histoire a quelque droit de voir en lui un de ces Maschouasch introduits, quelques siècles auparavant, dans les corps d'élite de l'armée égyptienne. La XXVIme dynastie aurait donc été Libyenne. — Malgré son origine étrangère, elle donna à l'Égypte 138 ans de prospérité. A la vérité, elle ne fut pas toujours heureuse dans ses entreprises extérieures. Psammitichus tenta la conquête de la Syrie, et fut arrêté par une ville qu'il assiégea pendant vingt-neuf ans. L'un de ses successeurs, Néchao, essaya de son côté de faire revivre les anciennes prétentions de l'Égypte sur les plaines qu'arrosent l'Euphrate et le Tigre, et, battu à Karkémich par Nabuchodonosor, ne trouva son salut que dans la fuite. Enfin, un autre roi, Apriès, essuya de sanglantes défaites dans la Cyrénaïque, où il avait envoyé ses armées. L'astre guerrier de l'Égypte qui, mille ans auparavant, avait rayonné sur

le monde entier, pâlissait donc sous les rois Saïtes. Mais la XXVIme dynastie racheta l'insuccès de ses campagnes par son amour des arts, par les soins qu'elle prit de restaurer les anciens sanctuaires et d'en bâtir de nouveaux. A Saïs, elle éleva des portiques qu'Hérodote place au-dessus de tous ceux qu'il a vus en Égypte, et qui, malheureusement, comme cette ville célèbre elle-même, ont disparu sans retour. Comme symptôme de l'élan donné à la civilisation par les successeurs de Psammitichus, on notera aussi les efforts tentés par ces princes pour ouvrir au commerce et à l'industrie du pays des voies nouvelles en Arabie, en Grèce, en Syrie et sur les côtes orientales de la Méditerranée. Il est vrai que Néchao échoua dans son entreprise de rouvrir le canal autrefois creusé par Séti Ier entre la Mer Rouge et le Nil; mais l'histoire saura toujours gré à ce roi de sa tentative si hardie pour l'époque de faire partir de la Mer Rouge une flotte qui, à travers des mers alors inconnues du monde entier, franchit le cap de Bonne-Espérance, longea les côtes occidentales de l'Afrique, traversa le détroit de Gibraltar, et, après une périlleuse navigation de deux ans, vint aborder en Égypte. — Quant à la politique générale de la XXVIme dynastie, elle est tout entière dans le soin que prirent les Pharaons de cette époque d'ouvrir l'accès de l'Égypte aux peuples étrangers et particulièrement aux Grecs, d'admettre dans les écoles des jeunes Grecs auxquels on apprenait l'Égyptien, en un mot, de permettre à ce grand courant d'idées libérales dont la Grèce se faisait déjà l'instigatrice de se répandre jusqu'à elle. Les Saïtes crurent par ces mesures vivifier l'Égypte et rendre un peu de jeune sang à la vieille monarchie fondée par Ménès. Mais, sans le savoir, ils avaient introduit sur les bords du Nil un nouvel élément de décadence. Merveilleusement douée par la durée et l'immobilité, l'Égypte ne pouvait que perdre au contact direct de cet élément de civilisation qu'on appelle le progrès. Les Grecs avaient à peine un pied en Égypte, que déjà on devait prévoir qu'ils n'en sortiraient plus, et qu'une fois les deux principes en présence, l'un finirait tôt ou tard par effacer et absorber l'autre.

Mais une catastrophe soudaine allait reculer pour quelque temps encore le moment où la Grèce viendrait à son tour régner sur l'Égypte. En effet, de ces mêmes plaines de la Mésopotamie, autrefois si ardemment convoitées, accourait alors un peuple à demi-sauvage qui, après avoir soumis Suze et Babylone, après avoir forcé la Syrie elle-même à lui payer tribut, se trouvait, six mois seulement après l'avénement du dernier roi de la XXVIme dynastie (Psammitichus III), aux portes de l'Égypte. A ces armées innombrables que les Perses entraînaient avec eux, Cambyse, fils de Cyrus, commandait. En vain Psammitichus alla-t-il jusqu'à Peluse au-devant du flot qui se précipitait sur l'Egypte. Ses efforts furent inutiles, et bientôt l'Égypte, ravie par Cambyse à ses maîtres légitimes, ne fut plus qu'une province de l'empire des Perses (1). Les premières années du règne de Cambyse furent paisibles. Il honora les dieux de l'Égypte, suivant une statue du Vatican dont les inscriptions ont été traduites par M. de Rougé; bien plus, il se fit instruire dans les sciences qui faisaient la renommée des prêtres égyptiens. Cinq ans se passèrent ainsi, après lesquels des revers multipliés vinrent accabler tout à coup les armes jusqu'alors victorieuses de Cambyse. Une première expédition avait été dirigée contre les Carthaginois : l'armée de Cambyse fut vaincue. Une seconde campagne avait pour but la prise de possession de l'oasis d'Ammon, située dans le désert occidental de l'Égypte : trahis par des guides infidèles, mal fournis de vivres et de provisions, les soldats que Cambyse avait envoyés s'égarèrent dans le désert, et pas un ne revint pour raconter la catastrophe qui avait englouti une armée tout entière. Enfin, à la tête de troupes nombreuses, Cambyse lui-même s'était mis en route et marchait de sa personne vers le Soudan. Mais ici encore l'imprévoyance du vainqueur de l'Égypte porta ses fruits, et cette troisième armée s'était à peine engagée de quelques journées dans les déserts qui séparent l'Égypte du Soudan, que, manquant de tout, elle fut obligée de revenir sur ses pas. En présence de ce triple désastre, la colère de Cambyse

(1) 527 av. J. C.

ne connut pas de bornes. D'Asouan à Thèbes et de Thèbes à Memphis, il marqua, dit-on, sa route par des ruines. Les temples furent dévastés, les tombes des rois furent ouvertes et pillées. Le jour où Cambyse arriva à Memphis était précisément un jour de fête. Cambyse crut que, par les transports bruyants d'allégresse qu'il entendait autour de lui, les Égyptiens se réjouissaient de sa défaite, et sa fureur n'alla qu'en augmentant. L'Égypte vit ainsi se rouvrir une ère de calamités et de larmes. Heureusement Cambyse mourut. Mais si cet événement mit un terme aux dévastations ordonnées par le farouche conquérant, il fut loin d'affermir l'autorité persane en Égypte. En vain un roi sensé, Darius Ier, essaya-t-il par une sage administration de faire oublier aux Egyptiens le joug qui pesait sur eux : les ruines entassées par Cambyse parlaient en quelque sorte d'elles-mêmes, et des révoltes venaient à chaque instant prouver que l'Égypte n'oubliait pas les injures qu'elle avait à venger. Cette soumission apparente, ces soulèvements toujours comprimés durèrent 121 ans. Enfin un effort plus heureux donna la victoire aux Égyptiens, et les Perses durent s'enfuir de l'Égypte rendue à ses maîtres légitimes. Ce fut la fin de la XXVIIme dynastie.

Pendant les 67 années qui suivirent (XXVIIIme, XXIXme et XXXme dynasties), l'Égypte essaya de réparer les désastres de l'occupation étrangère. La Perse, de son côté, n'attendait qu'une occasion de ressaisir une proie qu'elle n'avait lâchée qu'à regret. Comme deux ennemis irréconciliables, les deux pays se livraient à l'envi aux plus formidables préparatifs. Un choc était inévitable.

Mais la fortune allait encore trahir les armes égyptiennes. En vain, dans une première bataille, Nectanebo Ier (XXXme dynastie) chassa-t-il des frontières du Delta les généraux persans qui s'en étaient emparés. Vaincu successivement à Peluse, à Bubastis, à Memphis, Nectanebo II dut enfin céder à la force, et s'enfuit au Soudan, laissant les Perses maîtres pour la seconde fois de l'Égypte. Avec lui s'éteignit, pour ne jamais reparaître, l'antique race des Pharaons.

L'histoire a peu de chose à dire de cette seconde dynastie persane, qui fut la XXXIme des listes de Manéthon. Elle régnait à peine depuis huit ans, que, sous Darius III, Alexandre paraît. Que pouvait l'Égypte, déjà plus qu'à moitié vaincue, contre le héros macédonien? Fatiguée du joug toujours plus pesant des Perses, elle lui ouvrit ses portes comme à un libérateur, et c'est ainsi que tour à tour Éthiopienne avec la XXVme dynastie, Libyenne avec la XXVIme, Persane avec la XXVIIme et la XXXIme, l'Égypte devint Grecque sous les nouveaux maîtres que la fortune de la guerre venait de lui donner. Ici se termine le Nouvel-Empire; il avait duré 1371 ans.

CHAPITRE QUATRIÈME

ÉPOQUE GRECQUE

XXXIIe ET XXXIIIe DYNASTIES

Alexandre le Grand commence la XXXIIme dynastie (1). Son règne fut court. Il eut le temps cependant de jeter les fondements de la ville qui à travers les siècles a conservé son nom. Il put surtout, dès son arrivée sur les bords du Nil, inaugurer cette politique de tolérance et de modération qui allait, aux époques désolées que l'Égypte venait de traverser, substituer 275 ans de paix et de tranquillité. Laisser aux vaincus leur religion, leurs coutumes, leurs arts, leur langage, leur écriture, telle fut, en effet, la règle de conduite qu'au jour même de la conquête Alexandre s'imposa. On sait déjà comment le héros succomba au milieu de ses victoires : on sait aussi comment le fils qui naquit après sa mort (Alexandre II) le remplaça sur le trône, et comment, jusqu'à la majorité du jeune prince, l'Égypte eut pour régent le frère du

(1) 332 av. J. C.

conquérant, Philippe Aridée. Enfin, on se rappelle comment ces éphémères royautés n'empêchèrent pas les généraux d'Alexandre de se partager l'empire, et comment, dans ce partage, Ptolémée, l'un d'entre eux, obtint l'Égypte. Avec Ptolémée cesse donc la dynastie Macédonienne et commence la dynastie qui du nom de son fondateur est appelée Ptolémaïque. C'était la XXXIII[me].

Nous ne suivrons pas dans tous les détails de leur règne les rois qui composèrent cette famille royale. Tous s'appelèrent Ptolémée comme leur aïeul commun, et l'on ne voit guère parmi les femmes d'autres noms en usage que ceux de Cléopâtre, de Bérénice et d'Arsinoé. Du reste, l'histoire de l'Égypte, sous ces rois étrangers, n'offre plus ce puissant intérêt que l'on éprouve à suivre l'Égypte pharaonique dans sa marche à la tête des nations. Tantôt au Sud, tantôt au Nord, les Pharaons combattaient pour une civilisation dont ils étaient en quelque sorte l'incarnation. Sous les Ptolémées, l'Égypte est descendue de ce rang suprême. Ce n'est plus elle qui se montre la première entre tous les peuples; ce n'est plus elle qui conduit l'humanité comme aux temps des Thoutmès. Sous les successeurs de Ptolémée la scène a changé en se rapetissant. L'histoire de l'Égypte se traîne dès lors derrière l'histoire de la Grèce. Quant aux événements politiques qui marquent cette période, ils se résument tous dans des compétitions au trône, dans des rivalités de femmes, dans des luttes presque sans gloire pour la possession de la Syrie et des îles orientales de la Méditerranée. — Malgré cet état relatif d'infériorité, les Ptolémées ont cependant bien mérité de l'Égypte, et leur nom tient une place honorable parmi ceux de tous les rois qui ont successivement régné sur ce pays. Cette popularité, les Ptolémées l'ont due en premier lieu à l'extrême tolérance dont nous avons déjà parlé. Loin d'imposer aux vaincus des usages étrangers qui n'auraient fait qu'entretenir chez eux des germes de rébellion, les Ptolémées, au contraire, maintinrent les antiques coutumes, et sans cesser d'être Grecs se firent Égyptiens, en s'honorant de l'être. Edfou, bâti tout entier par les Ptolémées, n'est-il pas à

lui seul la plus magnifique preuve que nous puissions donner de cette sage modération? N'est-ce pas aussi un Ptolémée qui, après une campagne infructueuse sur le Tigre, rentra en Égypte rapportant avec lui plus de 25,000 statues égyptiennes enlevées autrefois par Cambyse? Une seconde cause, non moins efficace, a contribué à la renommée que les Ptolémées se sont acquise. A leur nom se rattache un grand mouvement intellectuel qui a eu son centre à Alexandrie, et qui, longtemps encore après eux, a exercé la plus décisive influence sur les destinées de l'Égypte. On sait déjà que c'est un Ptolémée qui a ordonné à Manéthon d'écrire en grec les annales historiques de son pays; c'est aussi sous un Ptolémée que fut faite la traduction grecque des livres sacrés des Hébreux connus sous le nom de version des Septante. D'autres créations plus importantes encore ont rendu célèbre la mémoire des Ptolémées. Cette splendide bibliothèque, qui contenait, dit-on, dans 400,000 volumes, toute la littérature romaine, grecque, indienne et égyptienne, fut fondée. Sous les Ptolémées parut aussi le Musée, qu'on regarde, à juste titre, comme la première académie du monde. Enfin, en faisant de leur capitale le rendez-vous de tous les grammairiens, de tous les savants, de tous les philosophes, de tous les esprits éclairés de leur temps, les Ptolémées jetèrent les premières bases de cette grande école d'Alexandrie qui, quelques siècles plus tard, disputera le monde au christianisme naissant. Comme on le voit, autant le rôle des Ptolémées a été modeste dans la politique et dans la guerre, autant ces princes se sont illustrés par cet amour des lettres et des sciences qui fut pour ainsi dire le génie de leur race. Malheureusement, le temps n'est plus loin où l'un de ces princes, Ptolémée Alexandre, mourant sans enfants, disposera de l'Égypte comme d'une ferme, et par testament léguera la patrie de Ramsès au peuple romain. Les ruses de la belle et artificieuse Cléopâtre reculeront en vain de quelques années l'exécution du contrat fatal. César et Antoine, subjugués par les charmes de la trop fameuse reine, prêteront en vain leur appui à celle qui peut encore faire

revivre le sang des Ptolémées. Cléopâtre meurt, et après elle, le testament de Ptolémée Alexandre doit avoir son plein effet. En l'an 30 avant J.-C., l'Égypte n'est donc plus même un royaume, et désormais elle ne comptera parmi les nations que comme une province de cet immense empire dont Rome était la capitale.

———

CHAPITRE CINQUIÈME

ÉPOQUE ROMAINE

XXXIVe DYNASTIE

Une fois maîtresse du Nil, Rome s'appliqua à conserver, par tous les moyens, sa plus précieuse conquête. Elle laissa à l'Égypte sa religion, ses arts, son écriture, sa langue, ses coutumes. Quelques temples furent rétablis par elle, et des sanctuaires élevés aux dieux du pays. Edfou, Esneh, Denderah, Erment, commencés par les Ptolémées, furent achevés sous les Empereurs. A *Cheykh-Abâdeh*, Adrien fonda une ville et bâtit des monuments magnifiques en l'honneur de son favori Antinoüs. A *Kalabscheh*, à *Debout*, à *Dandour* (Nubie), des chapelles furent construites ; à Philæ de nouveaux édifices ajoutèrent à la grâce et à la beauté de cette reine du Nil. Sûre d'avoir enlevé au peuple, par cette habile tolérance, son prétexte le plus habituel de mécontentement, Rome voulut que les villes égyptiennes ne reçussent pas d'autres garnisons que ses légions, et à la tête de l'administration générale du

pays elle plaça un fonctionnaire romain qui, sous le nom de Préfet d'Égypte (1), réunissait tous les pouvoirs et gouvernait sans contrôle au nom de l'Empereur lui-même. En même temps qu'elle essayait de se substituer presque sans transition aux maîtres légitimes du pays, Rome s'armait ainsi puissamment contre la révolte. Il est vrai qu'elle se réservait le droit de surveiller à son tour ces tout-puissants Préfets : leur administration était toujours de courte durée, et des fautes même légères étaient punies de bannissement ou de mort ; en outre, les Préfets d'Égypte ne pouvaient être choisis dans la carrière sénatoriale, mais exclusivement parmi les chevaliers. Mais ces mesures prouvent bien moins l'indifférence de Rome pour l'Égypte vaincue et humiliée que sa crainte de voir le prestige d'un beau royaume à prendre tenter l'ambition d'un de ces délégués de l'Empereur aux mains desquels les circonstances la forçaient de mettre un pouvoir si redoutable.

L'Égypte, sous les Empereurs, n'offre d'ailleurs pas d'autre spectacle que celui d'un pays dont la vie politique est éteinte, et qui jouit en paix de l'abondance que lui procure l'administration prudente et économe de ses maîtres. Si quelques guerres signalent encore cette époque, si un Préfet, Pétronius, conduit son armée en Arabie, si le même Préfet va châtier jusque dans Gebel-Barkal, alors capitale de l'Éthiopie, la reine, qui avait osé venir occuper Asouan et ravager la Thébaïde, on doit reporter la gloire de ces expéditions, non à l'Égypte, qui y resta probablement indifférente, mais aux légions romaines, qui seules y prirent part. Peut-être des révoltes partielles feraient-elles penser que l'Égypte, asservie au joug impérial, n'avait point oublié la gloire de ses

(1) Ce *Præfectus Ægypti* était toujours de l'ordre équestre, et sa charge était la plus haute, après celle de *Préfet du Prétoire*, parmi les carrières équestres. Comme un grand nombre de ces Préfets étaient immédiatement appelés, en quittant la province, aux fonctions de Préfet du Prétoire, c'est-à-dire Commandant de la garde prétorienne des Empereurs, à Rome, il est très-précieux d'avoir la liste des Préfets d'Égypte. On en trouve un grand nombre inscrits sur la statue de Memnon. Le *Præfectus Ægypti* était assisté d'un autre chevalier appelé *Juridicus Ægypti*.

anciens jours : tantôt c'est un Syrien d'Alexandrie levant une armée avec les bénéfices de sa seule fabrique de papyrus et s'insurgeant contre Rome; tantôt c'est un certain Achillée profitant du pouvoir que lui donne sa charge de Préfet d'Égypte, se faisant proclamer empereur par ses troupes, et forçant Dioclétien à venir lui-même assiéger pendant huit mois Alexandrie qu'il mit à feu et à sang. Mais dans ces révoltes l'Égypte n'entre pour rien; que les ambitieux qu'elle abrite réussissent dans leurs desseins, et elle aura donné à Rome des maîtres nouveaux sans avoir fait elle-même un pas vers sa propre indépendance. En deux seuls points l'Égypte fait encore preuve de quelque vitalité. Qui ne sait ce que, depuis le jour où avec Saint-Marc le christianisme avait paru en Égypte, les adeptes du nouveau culte essuyèrent de persécutions? Qui ne sait l'énergie qui se dépensa de part et d'autre, ici pour étendre la nouvelle religion, là pour en arrêter la marche? D'autre part, qui ne sait le rôle que jouaient encore sous l'administration romaine les Écoles d'Alexandrie? On peut dire avec vérité qu'à ce moment l'Égypte règne encore par l'esprit qui est en elle sur la Grèce et sur Rome, et que, sans autre levier que la puissance des idées, elle étend au loin son influence. Néanmoins, malgré ces vives clartés, on sent que le rôle de l'Égypte est fini et que sa déchéance est consommée. Thèbes, Abydos, Memphis, Héliopolis, ne sont plus que des ruines; Alexandrie elle-même descend au rang de chef-lieu de province, et l'Égypte, tout entière aux soins de son agriculture, ne cherche guère d'autre gloire que celle de mériter d'être appelée le grenier de Rome.

Mais un événement qui eut une influence considérable sur l'avenir du monde vint donner subitement un nouveau cours aux destinées de l'Égypte. L'empire romain, trop vaste, se démembra à son tour. Partagé l'an 337 après J.-C. entre deux empereurs, l'un conserve à Rome le siége de son autorité, tandis que l'autre va établir son trône à Constantinople. Dans cette division l'Égypte penche du côté de l'orient et voit désormais son maître dans le souverain qui règne sur le Bosphore. Ce fut là sa fin. Depuis

quelque temps déjà, le christianisme avait jeté ses premières racines, et gagnant de proche en proche s'était étendu jusqu'à Constantinople. L'Égypte, de son côté, s'était déjà donnée en grande partie à la nouvelle religion, mais elle ne la reconnaissait pas encore comme officielle. En 381 après J.-C., régnait à Constantinople l'empereur Théodose. C'est lui qui promulgua le fameux édit par lequel la religion chrétienne était déclarée désormais la religion de l'Égypte; c'est lui qui ordonna la fermeture de tous les temples et la destruction de tous les dieux que la piété des Égyptiens y vénérait encore. L'anéantissement de l'Égypte païenne fut ainsi consommé. Quarante mille statues, dit-on, périrent dans ce désastre; les temples furent profanés, mutilés, détruits, et de toute cette brillante civilisation il ne resta rien que des ruines plus ou moins bouleversées et les monuments dont les Musées recueillent aujourd'hui les restes.

Ainsi finit, deux siècles et demi seulement avant la venue de Mahomet, l'empire fondé cinq mille quatre cents ans auparavant par Ménès. Une durée aussi prolongée est sans aucun doute un spectacle bien fait pour exciter notre étonnement. Mais l'Égypte dut sa longue existence, moins à ses propres forces qu'à l'état du monde au milieu duquel nous venons de la voir exerçant une si notable influence. L'Égypte, comme la Chine, était en effet organisée pour l'immobilité, nullement pour le progrès. Tant que les événements n'ont mis sur sa route que des peuples stationnaires comme elle, elle a su admirablement durer. Mais le jour où la Grèce et Rome introduisirent dans la vie des nations la loi du progrès, nous la voyons peu à peu s'affaisser et disparaître. C'est que les peuples, comme les hommes, ne vivent pas seulement de pain, et qu'il est pour eux comme pour nous une sorte de loi de la nature qui, sous peine de décrépitude, les oblige à s'améliorer sans cesse.

APPENDICE

Dans les remarques qui servent d'introduction au premier chapitre de la *période païenne* (voyez plus haut), j'ai indiqué brièvement les sources auxquelles l'égyptologie puise ses renseignements, et j'ai montré que ces sources peuvent être ainsi divisées : 1° les monuments égyptiens ; 2° les fragments de l'ouvrage de Manéthon ; 3° enfin les écrivains grecs et latins.

Je me propose de revenir ici sur Manéthon et sur les monuments. Quelque longs qu'ils puissent être, les détails qui concernent ces autorités ont leur importance : étudier Manéthon et les monuments, c'est rechercher nos preuves ; c'est demander à l'Égypte elle-même les titres de sa propre histoire ; c'est en même temps démontrer aux habitants de l'Égypte, c'est-à-dire à ceux qui vivent à côté des monuments, la valeur des vénérables débris qui les entourent et qui sont pour eux de vrais parchemins de noblesse. Manéthon d'un côté, les monuments de l'autre, tel sera donc le double objet des développements auxquels cet *Appendice* est consacré.

§ Ier.

MANÉTHON

Sous Ptolémée Philadelphe, Manéthon écrivit en langue grecque une histoire d'Égypte d'après les archives officielles conservées dans les temples. Comme tant d'autres livres, cette histoire a disparu, et nous n'en possédons aujourd'hui que des fragments, et la liste de tous les rois que Manéthon avait placée à la fin de son ouvrage, liste heureusement conservée dans les écrits de quelques chronographes.

Cette liste, on le sait déjà, partage en dynasties ou familles royales tous les souverains qui ont successivement régné sur l'Égypte. Pour la plupart des dynasties, Manéthon fait connaître le nom des rois, la durée de leur règne, la durée de la dynastie. Pour d'autres (et les moins nombreuses), il se contente de brefs renseignements sur l'origine de la famille royale, le nombre de ses rois et les chiffres des années pendant lesquelles cette famille régna.

Il serait trop long de donner ici ces listes complètes. J'en résumerai les parties principales dans le tableau suivant :

TABLEAU DES DYNASTIES ÉGYPTIENNES

SELON MANÉTHON

			Durée	Avant J.-C.
Ire	Thinis.	*Harabat-el-Madfouneh.*	253 ans	5004
IIe	Thinis.	*Idem*	302 —	4751
IIIe	Memphis.	*Myt-Rahyneh.*	214 —	4449
IVe	Memphis.	*Idem*	284 —	4235
Ve	Memphis.	*Idem*	248 —	3951
VIe	Eléphantine.	*Gezyret-Asouan.*	203 —	3703
VIIe	Memphis.	*Myt-Rahyneh.*	70 j.	3500
VIIIe	Memphis.	*Idem*	142 ans	3500
IXe	Héracléopolis.	*Ahnas-el-Medineh.*	109 —	3358
Xe	Héracléopolis.	*Idem*	185 —	3249
XIe	Thèbes.	*Medynet-Abou.*	213 —	3064
XIIe	Thèbes.	*Idem*		
XIIIe	Thèbes.	*Idem*	453 —	2851
XIVe	Xosï.	*Sakha.*	184 —	2398
XVe	Pasteurs.	*Sân.*	511 —	2214
XVIe	Pasteurs.	*Idem*		
XVIIe	Pasteurs.	*Idem*		
XVIIIe	Thèbes.	*Medynet-Abou.*	241 —	1703
XIXe	Thèbes.	*Idem*	174 —	1462
XXe	Thèbes.	*Idem*	178 —	1288
XXIe	Tanis.	*Sân.*	130 —	1110
XXIIe	Bubastis.	*Tell-Basta.*	170 —	980
XXIIIe	Tanis.	*Sân.*	89 —	810
XXIVe	Saïs.	*Sâ-el-Hagar.*	6 —	721
XXVe	Ethiopiens.	»	50 —	715
XXVIe	Saïs.	*Sâ-el-Hagar.*	138 —	665
XXVIIe	Perses.	»	121 —	527
XXVIIIe	Saïs.	*Sâ-el-Hagar.*	7 —	406
XXIXe	Mendès.	*Aschmoun-er-Rouman.*	21 —	399
XXXe	Sébennytès.	*Samanhoud.*	38 —	378
XXXIe	Perses.	»	8 —	340
Fin des Listes, selon Manéthon.				
XXXIIe	Macédoniens.	»	27 ans	332
XXXIIIe	Grecs.	»	275 —	305
XXXIVe	Romains.	»	411 —	30
			»	Après J.-C.
	Édit de Théodose			381

Il n'y a personne qui ne soit frappé de l'énorme total auquel l'addition des dynasties de Manéthon nous fait arriver. Par la liste

du prêtre égyptien, nous remontons en effet jusqu'aux temps qui passent pour mythiques chez tous les autres peuples, et qui sont ici certainement déjà de l'histoire.

Embarrassés par ce fait, et, d'ailleurs, ne trouvant en aucune façon à mettre en doute l'authenticité et la véracité de Manéthon, quelques auteurs modernes ont supposé que l'Égypte avait été, à diverses périodes de son histoire, partagée en plusieurs royaumes, et que Manéthon nous donne comme *successives* des familles royales dont le règne en définitive aurait été *simultané*. Selon eux, la Vme dynastie, par exemple, aurait régné à Eléphantine en même temps que la VIme gouvernait à Memphis. — Les avantages de ce système n'ont pas besoin d'être démontrés. En rapprochant certains chiffres, en en corrigeant d'autres, on peut, avec un arrangement ingénieux et même savant des dynasties, raccourcir presque à volonté les listes de Manéthon, et c'est ainsi que là où, dans le tableau précédent, nous arrivons à l'année 5004 avant notre ère pour la fondation de la monarchie égyptienne, d'autres auteurs, comme M. Bunsen, ne font remonter le même événement qu'à l'année 3623.

De quel côté est la vérité ? Plus on étudie cette question, plus on s'aperçoit qu'il est difficile d'y répondre. Le plus grand de tous les obstacles à l'établissement d'une chronologie égyptienne régulière, c'est que les Égyptiens eux-mêmes n'ont jamais eu de chronologie. L'usage d'une ère proprement dite leur était inconnu, et jusqu'ici on ne saurait prouver qu'ils aient jamais compté autrement que par les années du roi régnant. Or, ces années étaient loin d'avoir elles-mêmes un point initial fixe, puisque tantôt elles partaient du commencement de l'année pendant laquelle mourut le roi précédent, tantôt du jour des cérémonies du couronnement du roi. Quelle que soit la précision apparente de ses calculs, la science moderne échouera donc toujours dans ses tentatives pour restituer ce que les Égyptiens ne possédaient pas. — Au milieu de ces doutes, je crois que ce qui nous éloigne encore le moins de la vérité, c'est l'adoption pure et simple des listes de Manéthon. Je

suis bien loin de prétendre que, de Ménès aux empereurs, l'Égypte ait toujours formé un royaume unique, et peut-être des découvertes inattendues prouveront-elles un jour que, pendant toute la durée de ce vaste empire, il y eut encore plus de dynasties collatérales que les partisans de ce système n'en admettent aujourd'hui. Mais tout porte à croire que le travail d'élimination est déjà fait dans les listes de Manéthon, telles qu'elles nous sont parvenues. Si en effet ces listes contenaient encore les dynasties collatérales, nous y trouverions, avant ou après la XXIme, la dynastie des grands-prêtres qui régna à Thèbes pendant que cette XXIme occupait Tanis ; nous aurions de même à compter avant ou après la XXIIIme les sept ou huit rois indépendants qui furent ses contemporains, et qui devraient, si Manéthon ne les avait éliminés, ajouter autant de familles royales successives à la liste du prêtre égyptien ; de même la dodécarchie compterait au moins pour une dynastie qui se placerait entre la XXVme et la XXVIme, et enfin les rois thébains, rivaux des Pasteurs, prendraient leur rang avant ou après la XVIIme. Il y eut donc incontestablement en Égypte des dynasties simultanées ; mais Manéthon les a écartées pour n'admettre que celles qui furent réputées légitimes, et elles ne sont plus dans ses listes. Autrement, ce n'est pas 31 dynasties que nous aurions à compter dans la série des familles royales antérieures à Alexandre ; c'est jusqu'à 60 peut-être qu'il faudrait monter pour en exprimer le nombre. D'ailleurs, en supposant même que Manéthon n'ait pas voulu faire cette élimination, comment admettre que les abréviateurs de Manéthon, tous plus ou moins intéressés à raccourcir ses listes, ne l'aient point faite eux-mêmes, alors que par le texte de l'ouvrage qu'ils avaient sous les yeux ils en possédaient les moyens ? Tout se réunit donc contre le système des dynasties collatérales, et j'attendrai pour y croire qu'une seule fois les monuments nous aient fait connaître comme simultanées deux des familles royales qui figurent dans les listes de Manéthon comme successives. Je dirai plus : je regarderai l'introduction du système des dynasties partielles dans Manéthon

comme l'invention d'une ingénieuse érudition tant qu'on n'aura pas renversé les preuves par lesquelles les monuments eux-mêmes établissent que celles de ces familles royales qu'on regarde le plus souvent comme collatérales ne le sont pas. J'en citerai deux exemples. Dans la plupart des systèmes, la Vme dynastie règne à Éléphantine pendant que la VIme règne à Memphis. Si la vérité de ce fait historique était admise, chaque dynastie aurait eu ainsi son territoire propre, et il s'ensuit qu'aucun monument de la Vme dynastie ne doit se trouver sur le territoire de la VIme, et réciproquement. Or, nos fouilles nous ont fait découvrir des monuments de la Vme dynastie (Éléphantine) à la fois à Éléphantine et à Sakkarah, et des monuments de la VIme (Memphis) à la fois à Sakkarah et à Éléphantine. Si l'on en croyait les auteurs de ces mêmes systèmes, la XIVme dynastie, originaire de Xoïs (Sakha, dans le Delta) aurait été contemporaine de la XIIIme, originaire de Thèbes (Haute-Égypte). Mais les colosses de la XIIIme dynastie que nous avons trouvés à Sân, à quelques kilomètres seulement de Sakha, ne prouvent-ils pas que la dynastie Thébaine qui les fit élever possédait la Basse-Égypte ? Comme on le voit par ces détails, le système des dynasties collatérales a donc bien des présomptions contre lui. Je ne donne pas pour cela le tableau développé plus haut comme le dernier mot de la science ; sans aucun doute, bien des chiffres de détail sont à corriger ; mais j'admets que les 31 dynasties de Manéthon nous présentent, sans juxtaposition de dynasties collatérales, le nombre des séries royales enregistrées comme légitimes et successives dans les annales officielles de l'Égypte avant Alexandre.

Reste la question des dates proprement dites. Sur ce point, je ne puis que répéter ce que j'ai dit dans l'*Introduction* de la *Notice sommaire* du Musée de Boulaq :

« Quant à la date absolue à assigner à chacune de ces familles royales et par suite aux monuments contemporains, je dois avertir que, pour toutes les dates antérieures à l'avénement de Psammitichus Ier (665 avant J.-C., XXVIme dynastie), il est impossible

de donner autre chose que des approximations qui deviennent de plus en plus incertaines à mesure qu'on remonte le cours des âges. La chronologie égyptienne présente en effet des difficultés que personne jusqu'ici n'a réussi à vaincre. L'habitude de compter par les années du roi régnant a toujours été un obstacle à l'établissement d'un calendrier fixe, et rien ne prouve que les Égyptiens aient jamais fait usage d'une ère proprement dite. Au milieu de ces ténèbres, c'est encore Manéthon qui est notre meilleur guide. Malheureusement, dès qu'on jette les yeux sur ce que certains écrivains chrétiens nous ont conservé de son œuvre, on aperçoit des traces manifestes d'altération et de négligence. Les noms propres sont souvent défigurés, quelquefois transposés. Les chiffres surtout manquent de précision, et varient selon que l'extrait consulté nous est fourni par Eusèbe ou par l'Africain. Bien plus, les totaux enregistrés à la fin de chaque dynastie ne représentent que bien rarement l'addition des règnes compris dans cette dynastie. Dans l'état où les listes de Manéthon nous sont parvenues, nous ne trouvons donc pas un moyen de fixer sûrement les dates dont nous avons besoin. Je sais qu'on a cherché à rendre aux listes de Manéthon le crédit qu'elles ont perdu comme instrument de chronologie en y rattachant quelque synchronisme incontesté. Le moyen en effet serait infaillible. Étant donné un phénomène céleste, le lever héliaque de Sirius, par exemple, rapporté à une date de l'année d'un règne mentionné dans Manéthon, il est évident que, par un calcul rétrograde facile aux astronomes, on peut déterminer, en année julienne, la date du phénomène, et, par conséquent, celle du règne qui le vit s'accomplir. En ce point, les efforts de la science ont été aussi loin que possible, et les beaux mémoires de M. Biot et de M. de Rougé resteront comme des monuments de sagacité et de pénétration. Mais, pour que ce résultat ne puisse être contesté, il faudrait, en premier lieu, qu'en mentionnant un lever d'étoile célébré comme une fête dans un temple, les Égyptiens aient voulu parler d'un lever effectivement observé ; en second lieu, que, le fait de l'obser-

vation une fois reconnu, ils aient pu, à cette époque, se débarrasser de toutes les causes d'incertitudes qui s'attachent à une opération faite avec les yeux et sans le secours d'instruments. Or, sur cette dernière question, on lira les remarques que suggère à M. Biot lui-même ce qu'il appelle son *puritanisme scientifique*. Les synchronismes assyriens et bibliques, au moyen desquels on avait aussi espéré consolider les listes de Manéthon, ne se sont pas mieux prêtés à l'œuvre dont nous parlons. Que Moïse ait vécu sous Ramsès II et que Ménéphtah soit le Pharaon de l'Exode, c'est là un fait désormais acquis à la science, mais qui ne nous est d'aucun secours quant à la chronologie de la XIXme dynastie, puisque la Bible ne nous donne que des renseignements contradictoires sur la durée de la période des juges et par suite sur l'époque qui vit Moïse se mettre à la tête du peuple hébreu. Des difficultés presque aussi insurmontables nous arrêtent dès que nous essayons d'assigner une date au synchronisme de la prise de Jérusalem par Sésac, premier roi de la XXIIme dynastie. La chronologie des Rois n'est pas plus précise que l'année du règne de Sésac, qui fut celle de l'envahissement de la Judée, et il nous faut descendre jusqu'au commencement de la XXVIme dynastie pour rencontrer la limite des chiffres exacts (665 avant J.-C.) Restituer aux listes de Manéthon l'élément chronologique que les altérations des copistes leur ont enlevé est donc une œuvre impossible, et on voit par là qu'autant la science se sent aujourd'hui assez forte pour affirmer qu'un monument appartient à telle ou telle dynastie, autant elle fait acte de conscience en refusant de se prononcer sur la date absolue à laquelle ce monument remonte. Le doute en pareille matière augmente à mesure que l'on s'éloigne des temps voisins de notre ère, au point que, selon les systèmes, il peut y avoir jusqu'à deux mille ans de différence dans la manière de compter l'âge de la fondation de la monarchie égyptienne. »

§ II

MONUMENTS

Il n'est pas de pays, en dehors de l'Égypte, dont l'histoire puisse être écrite sur le témoignage d'un plus grand nombre de preuves vraiment originales. On trouve en effet des monuments égyptiens, non-seulement en Égypte, mais encore en Nubie, au Soudan, et jusqu'à Beyrouth. A cette série déjà si nombreuse il faut ajouter la quantité considérable d'objets antiques qui, depuis 50 ans, sont passés en Europe pour y former les Musées que presque toutes les capitales possèdent. Enfin, on comptera comme une source non moins abondante de matériaux à employer la collection conservée dans le Musée dont la libéralité de S. A. Ismaïl-Pacha a, depuis peu de temps, doté la science.

Faire connaître les principaux d'entre ces monuments dans leurs rapports avec l'histoire d'Égypte est le but de ce paragraphe. Je présenterai donc quelques détails : 1° sur les monuments égyptiens qui ont un intérêt général pour l'histoire ; 2° sur les monuments qui se rattachent plus spécialement à une dynastie, nous la révèlent et servent pour ainsi dire à en certifier l'existence.

Les monuments principaux qui ont un intérêt général pour l'histoire sont les suivants :

1° Le premier est un papyrus conservé au Musée de Turin, auquel il a été vendu par M. Drovetti, Consul Général de France. Si ce papyrus était intact, l'égyptologie ne posséderait pas un monument plus précieux. On y trouve en effet une liste de tous les personnages mythiques et historiques qui ont régné sur l'Égypte depuis les temps fabuleux jusqu'à une époque que nous ne pou-

vons apprécier, puisque nous ne possédons pas la fin du papyrus. Rédigée sous Ramsès II, c'est-à-dire à l'une des belles époques de l'histoire d'Égypte, cette liste a tous les caractères d'un document officiel, et nous serait d'un secours d'autant plus efficace que chaque nom de roi y est suivi de la durée du règne et qu'après chaque dynastie intervient le total des années pendant lesquelles cette dynastie a gouverné les affaires de l'Égypte. Malheureusement, l'incurie des fellahs qui l'ont découvert, l'incurie plus grande encore de ceux qui l'ont envoyé en Europe, ont porté au ***Papyrus royal de Turin*** le coup le plus funeste, et cet inappréciable trésor, manié par des mains inhabiles, n'existe plus qu'en minimes fragments (on en compte 164) qu'il est le plus souvent impossible de rapprocher. D'une incomparable valeur s'il était entier, le papyrus de Turin a donc perdu presque tout crédit, et on ne le trouve que bien rarement cité dans les ouvrages qui traitent d'égyptologie.

2° Un autre monument précieux a été enlevé du temple de Karnak par M. Prisse et donné à la Bibliothèque Impériale de Paris. Ce monument est une petite chambre sur les parois de laquelle on a représenté Thoutmès III faisant des offrandes devant les images de 61 de ses prédécesseurs; on l'appelle la ***Salle des Ancêtres.*** Ici, nous n'avons plus affaire à une série régulière et non interrompue; un ***choix*** a été fait par Thoutmès III parmi ses prédécesseurs, et à ceux-là seuls il adresse ses hommages; mais quelle est la raison de ce choix? A première vue, la Salle des Ancêtres ne peut donc être traitée que comme un extrait des listes royales d'Égypte. Le rédacteur, guidé par des motifs qui nous échappent, a pris çà et là quelques noms de rois, tantôt acceptant une dynastie entière, tantôt écartant absolument de longues périodes. Notons, en outre, que l'artiste chargé de l'ornementation de la salle en a conçu le plan au point de vue de la décoration, sans se soucier de donner partout aux figures qu'il employait un ordre strictement chronologique. Enfin rappelons-nous que de regrettables mutilations (12 noms royaux manquent) font perdre à la liste de Paris une

partie de son importance. Il s'ensuit que la Salle des Ancêtres n'apporte pas à la science tout le secours qu'on semble en droit d'attendre d'elle. Elle nous a cependant rendu le service de préciser mieux qu'aucune autre liste les noms portés par les rois de la XIIIme dynastie.

3° Le monument appelé la *Table d'Abydos* est à ajouter à la série de ceux que nous énumérons ici. Comme son nom l'indique, ce monument provient d'Abydos, d'où il a été enlevé par M. Mimaut, Consul Général de France; il fait aujourd'hui partie des richesses conservées dans le Musée Britannique. Il n'y a peut-être pas dans toute l'archéologie égyptienne un monument qui soit plus célèbre, et qui mérite moins sa réputation. L'hommage aux ancêtres est fait cette fois par Ramsès II. Originairement les cartouches cités (à part ceux du dédicateur lui-même qui sont répétés 28 fois) étaient au nombre de 50 ; il en reste 30 plus ou moins complets. Comme la Salle des Ancêtres, la Table d'Abydos nous offre donc une liste qui est le résultat d'un choix fait sous l'inspiration de motifs que nous ne connaissons pas. Une autre cause nuit, d'ailleurs, au crédit dont la Table d'Abydos pourrait jouir dans la science : nous n'en possédons pas le commencement. Après la XVIIIme dynastie, cette liste passe sans transition à la XIIme; mais à quelle dynastie rattacher les 14 cartouches inconnus que le monument place au delà de la XIIme? Appartiennent-ils aux plus anciennes familles royales, ou doit-on s'en servir pour combler une partie du vide monumental qu'on remarque entre la VIme et la XIme? La Table d'Abydos n'est donc pas une de ces autorités qui, comme aurait pu l'être le Papyrus de Turin, servent à placer une pierre solide dans les fondements de la science : à l'époque où l'égyptologie naissait, elle a certainement aidé Champollion au classement des rois de la XVIIIme dynastie; plus tard elle a servi de repère à M. Lepsius pour mettre à leur rang respectif les Amenemha et les Ousertasen, et par suite identifier ces rois à la XIIme dynastie de Manéthon; mais la Table d'Abydos a dit par là son dernier mot, et il n'est pas probable qu'elle nous tienne encore en réserve une

de ces révélations qui servent si puissamment au progrès de nos études (1).

4° Le monument le plus complet et le plus intéressant que nous possédions en ce genre est celui qui provient de nos fouilles de Saqqarah et qui fait maintenant partie de la collection de Boulaq. Celui-ci n'a pas comme les autres une origine royale. Il a été découvert dans la tombe d'un prêtre égyptien qui vivait sous Ramsès II, nommé *Tounar-i*. Dans les croyances égyptiennes, un des biens réservés aux défunts qui avaient mérité la vie éternelle était d'être admis dans la société des rois. Tounar-i est ici représenté pénétrant dans l'auguste assemblée : cinquante-huit rois sont présents. Tous les doutes en présence desquels nous venons d'être amenés par la Table d'Abydos se reproduisent pour la Table de Saqqarah. Pourquoi ces cinquante-huit rois plutôt que d'autres? Tant que ce problème ne sera pas résolu, la Table de Saqqarah ne jouira dans la science que d'une autorité relative. Il faut dire cependant que la liste du Musée de Boulaq a sur toutes les autres d'incontestables avantages : en premier lieu, nous en connaissons le commencement, et par là nous possédons au sommet de la liste un premier jalon fixe ; en second lieu, entre ce jalon et la fin de la série, s'ajoutent çà et là, au moyen de cartouches antérieurement connus et classés, d'autres jalons intermédiaires qui donnent aux grandes lignes de l'ensemble une précision inconnue aux autres documents. C'est ainsi qu'au delà de la XVIIIme dynastie, de la XIIme et de la XIme, nous arrivons en face des six premières dynasties que, par une fortune inespérée, nous trouvons presque

(1) Il existe à Abydos deux temples élevés, le premier par Séti, le second par Ramsès, à la divinité du lieu. Une même série de rois, deux fois répétée sans changement, ornait ces deux temples. L'une est celle dont je viens de parler; l'autre a été découverte par nous depuis l'impression des lignes qui précèdent. Cette seconde table, prototype du monument de Londres, bien qu'admirablement conservée, n'ajoute pas grand' chose à nos connaissances. Elle nous révèle quelques rois nouveaux; elle nous certifie le classement dynastique de quelques autres; mais elle est loin encore de nous livrer une série régulière et suivie de tous les rois qui ont régné sur l'Égypte, depuis Ménès jusqu'à Séti.

aussi completes sur la Table qu'elles le sont dans Manéthon. La Table de Saqqarah est donc cette fois un monument hors ligne, sur lequel nous allons tout à l'heure fixer toute notre attention.

Tels sont les plus célèbres des monuments égyptiens qui ont un intérêt général pour l'histoire. Je vais maintenant prendre isolément les dynasties de Manéthon, en indiquant pour chacune d'elles les monuments principaux qui s'y rapportent.

Avant de procéder à ce nouvel inventaire, je dois rappeler que l'égyptologie est une science née en quelque sorte d'hier, et qu'on n'écrit pas une histoire d'Égypte comme une histoire de la plupart des autres pays, c'est-à-dire en suivant, les yeux presque fermés, une route depuis longtemps battue. Ici il faut reconnaître cette route à chaque pas, chemin faisant recueillir et contrôler tous les indices, puis assembler les matériaux qu'on aura ramassés çà et là, absolument comme un habile ouvrier rapproche les mille fragments d'un meuble depuis longtemps brisé. On ne s'étonnera donc pas de voir, dans les développements qui vont suivre, que nous n'allons pas toujours directement au but, et que nous entrons souvent dans des détails qui seraient tout autre part oiseux; on ne s'étonnera pas non plus si, dans l'intention d'édifier le lecteur sur la valeur de nos moyens d'investigation, nous le faisons assister de temps en temps à l'une de ces lentes opérations par lesquelles nous essayons de recomposer pièce à pièce l'histoire de l'Égypte ancienne.

Ire, IIme et IIIme Dynasties.

Notre guide principal pour la reconstruction de ces trois dynasties est Manéthon, guide, à la rigueur, un peu suspect à cause du prodigieux éloignement de la période à travers laquelle nous le suivons. La Table de Saqqarah vient heureusement prêter son appui à l'annaliste égyptien. Cette table ne pouvant nous donner qu'un choix de souverains, il ne faut pas s'attendre à y rencontrer tous les noms que Manéthon énumère. Mais elle cite deux rois de

la Ire dynastie, six rois de la IIme, huit de la IIIme. Il n'en faut pas plus pour nous prouver que Manéthon est l'écho fidèle des annales égyptiennes. Désormais, nous pouvons affirmer que ses trois premières dynasties appartiennent à l'histoire authentique de l'Égypte; nous pouvons de même être certains qu'aucune d'elles ne fut contemporaine de l'autre. — Malgré leur antiquité, les monuments de ces dynasties qui ont traversé les siècles pour venir jusqu'à nous sont encore assez nombreux. Le plus ancien serait la Pyramide à degrés de Saqqarah, qui remonterait jusqu'au 4me roi de la Ire dynastie. Après elle, il faudrait placer le tombeau de *Tot-hotep*, trouvé pendant nos fouilles à Saqqarah et encore en place, les trois statues de la famille des fonctionnaires *Sepa*, au Louvre, découvertes il y a 40 ans aux Pyramides, enfin le tombeau et la statue d'*Amten*, transportés des Pyramides au Musée de Berlin par M. Lepsius et contemporains de l'avant-dernier roi de la IIIme dynastie. — Les fouilles que nous poursuivons en ce moment à Abydos nous livreront tôt ou tard d'autres monuments de ces vieilles familles, si effectivement les buttes au milieu desquelles nos ateliers fonctionnent sont, comme on le croit, celles de Thinis, capitale des rois de la Ire et de la IIme dynastie.

IVme et Vme Dynasties.

Manéthon et la Table de Saqqarah sont encore cette fois nos autorités principales pour l'arrangement des rois de cette période. La Table suit ici l'historien national de si près que rien n'est plus évident que la communauté d'origine des deux listes. Nous enregistrons avec empressement ce résultat qui est le témoignage le plus affirmatif que les monuments aient porté jusqu'ici de la véracité de Manéthon et de ses Tables de l'Ancien-Empire. Les monuments de cette période sont peut-être les plus connus de toute l'Égypte : j'ai assez nommé les Pyramides. Les Pyramides de Gyseh appartiennent en effet à la IVme dynastie; parmi les autres on en compte, particulièrement à Abousyr, qui remontent à la Vme.

Je citerai aussi comme d'importants vestiges de la civilisation sous ces deux familles royales, les magnifiques tombes que les voyageurs vont visiter aux Pyramides et à Saqqarah. Enfin, on ajoutera à cette liste le temple tout d'albâtre et de granit que nous avons découvert près du Grand Sphinx de Gyzeh, monument unique jusqu'à présent, puisqu'il est le seul spécimen que nous possédions de l'architecture monumentale de l'Ancien-Empire. — Cette énumération des monuments qui se rapportent à la IVme et à la Vme dynastie ne serait pas complète si je ne mentionnais les principaux objets de cette époque que possède le Musée du Vice-Roi. Ce sont : 1° la statue de Chéphren, fondateur de la 2me Pyramide. Cette statue, qui n'a pas aujourd'hui moins de 60 siècles, n'est pas seulement remarquable par sa haute antiquité : le fini des détails, l'ampleur et la majesté de l'ensemble la rendent aussi un des morceaux les plus rares qu'on puisse rencontrer. Elle jette d'ailleurs sur l'histoire de l'art en Égypte un jour inattendu, et nous montre qu'il y a six mille ans les artistes égyptiens n'avaient déjà plus de progrès à faire (1). 2° Une inscription sur une pierre carrée, contemporaine de Khoufou, le fondateur de la 1re Pyramide, et relatant les offrandes faites à un temple par ce roi. Ces offrandes consistent en images divines travaillées avec la pierre, l'or, le bronze, l'ivoire et le bois. Cette inscription, modèle précieux des formules monumentales usitées sous la IVme dynastie, est à l'écriture et à la langue ce que la statue de Chéphren est à la sculpture ; elle détermine la limite que la civilisation égyptienne avait atteinte au commençement de la IVme dynastie, et nous fournit, en même temps, un terme de comparaison précieux pour le classement des monuments qui se rapportent aux diverses époques de l'Ancien-Empire. 3° Une grande stèle trouvée aux Pyramides de Gyseh et consacrée à la mémoire d'une princesse qui, après avoir été *grande favorite* dans le sérail des deux rois *Snéfrou II* (Sôris de

(1) Elle est en ce moment à Paris, dans la salle intérieure du Temple (Voy. la *Description du Parc.*)

Manéthon) et *Khoufou* (Souphis I du même historien), fut attachée à la maison civile de *Schafra* (Souphis II de Manéthon, Chéphren des Grecs). Cette stèle assure ainsi, d'accord avec la Table de Saqqarah, la place relative des trois Pharaons que nous venons de nommer. 4° Une statue de bois. Jamais l'art égyptien n'a produit un portrait plus ressemblant (1). Le personnage que cette statue représente vit en quelque sorte dans son image. La tête surtout est étudiée avec une vérité frappante. C'est, dans toute sa pureté, ce type fin et rond qu'on rencontre aujourd'hui dans la plupart des villages de la Basse-Égypte. Le monument devait d'ailleurs être encore bien plus remarquable quand il possédait ce petit enduit composé d'une gaze fine recouverte de stuc qui servait au sculpteur à compléter son œuvre. 5° Plusieurs beaux sarcophages de granit rose et noir. Les uns appartiennent à des princes de la IVme dynastie ; les autres sont précieux par les ornements dont les quatre faces extérieures sont couvertes. On trouve là d'excellents modèles de cette architecture à grandes lignes, usitée sur les façades des édifices du temps. — Je rappellerai d'ailleurs que la IVme et la Vme dynastie sont si riches en monuments de tout genre (2) que la seule collection du Musée de Boulaq compte une cinquantaine de stèles monolithes de 2 à 3 mètres de hauteur, et autant de belles statues de toutes matières.

VIme Dynastie.

Quatre rois dans la Table de Saqqarah, six rois dans Manéthon. Depuis Ménès, la Table compte 36 noms, Manéthon 49. Les six dynasties ont d'ailleurs leurs représentants sur le monument de Tounar-i. De ce fait, je conclus sans hésitation qu'il n'y a ici aucune dynastie collatérale. — La VIme dynastie a des monuments

(1) Voy. la *Description du Parc.*

(2) Quelques-uns d'entre eux ont pris place dans la salle intérieure du Temple. (Voy. la *Description du Parc.*)

à Éléphantine, à El-Kab, à Kasr-es-Sayad, à Abydos, à Cheykh-Saïd, à Zaouyet-el-Maïtin, à Memphis, à Sân, à Wadi-Maghara. Elle a ainsi occupé les bords du Nil de la Méditerranée à la Cataracte. Parmi les monuments de cette dynastie que possède le Musée de Boulaq, je citerai : 1° une grande inscription de 50 lignes provenant d'un tombeau découvert à Abydos. Un fonctionnaire, nommé *Ouna*, y prend la parole et raconte sa vie. Après avoir obtenu diverses distinctions sous les rois *Teti* et *Papi* (Apappus), il servit encore sous un 3me roi nommé *Meri-en-Ra*. Notre inscription, à la vérité, infirme singulièrement la durée de 100 ans attribuée au règne du second de ces Pharaons ; mais elle place les trois rois, Teti, Papi et Meri-en-Ra à leur rang chronologique. 2° Une seconde inscription relative à un autre fonctionnaire d'Abydos. Celui-ci passa sa vie sous Papi et Meri-en-Ra, et mourut sous un quatrième pharaon nommé *Nefer-ké-Ra*. Comparées l'une à l'autre dans leurs éléments chronologiques, les deux inscriptions d'Abydos certifient donc la succession de quatre rois de la VIme dynastie, et sont, pour les personnes qui n'ont pas l'habitude des études archéologiques, un bon exemple des procédés à l'aide desquels la science parvient à mettre patiemment à sa place chacun des innombrables rois dont se compose le canon égyptien. — J'en finirai avec la période des trois dynasties que nous venons d'analyser en indiquant les traits principaux qui permettent de classer entre eux les divers monuments qui remontent à ces temps reculés. Ces monuments ont presque tous un caractère commun : ils sont funéraires. Les tombes elles-mêmes sont, dans l'ensemble, conçues sur un plan uniforme. Un édicule de forme massive et carrée, où, à certains anniversaires, les parents du mort se réunissaient, un puits creusé verticalement dans le sol, et au fond de ce puits des chambres à jamais closes quand elles avaient reçu leur dépôt funèbre, tel en est l'arrangement général. La manière d'orner cet ensemble était aussi à peu près uniforme. Plus de figures que de textes, absence absolue d'images de divinités, scènes nombreuses tirées de la vie privée et particulièrement des travaux des champs,

titres des défunts plutôt religieux que civils, emplois des cartouches royaux dans ces titres très-fréquents, en général travail des sculptures en même temps vigoureux et fin. En analysant ces monuments, on distingue cependant certaines différences qui les font ranger en trois classes. Les premiers appartiennent au type le plus ancien. Tel est le tombeau d'Amten. On y sent un art et une écriture qui se forment. Les hiéroglyphes sont clair-semés et en relief. Les formes rudes y abondent. Les statues sont trapues; les détails anatomiques y sont exagérés. Les seconds ont plus d'assiette. Les hiéroglyphes ont des formes moins heurtées; l'*œil* du texte a plus d'harmonie. Ces textes eux-mêmes se lisent mieux. L'élément alphabétique se substitue peu à peu à l'élément syllabique, qui prend une si large part dans les légendes du temps d'Amten. Du reste, peu de généalogies ascendantes. Au seul Anubis s'adressent les formules d'invocation. Le tombeau de *Ti*, à Saqqarah, découvert pendant nos fouilles il y a quelques années, est le plus beau spécimen que je connaisse des monuments de cette seconde époque. La troisième est contemporaine de la VIme dynastie. Le nom d'Osiris, jusqu'alors si rare, commence à être plus usité. La formule *le justifié* se rencontre aussi en de rares occasions. Les textes s'allongent ; de belles formules de prières se montrent, et quelques récits biographiques varient la monotonie des représentations. C'est dans les tombes de ce temps et dans celles qui sont contemporaines de *Ti* que se trouvent ces belles statues élancées, au visage rond, à la bouche souriante, au nez fin, aux épaules larges, aux jambes musculeuses, dont on trouvera de si jolis spécimens dans notre Musée (1). C'est enfin dans ces mêmes sépultures que l'antiquaire recueille ces énormes stèles monolithes taillées en forme de façade d'édifice dont le Musée de Boulaq est également si riche. Jusqu'à quelle époque après la VIme dynastie l'usage de ces monuments se maintint-il? Je ne

(1) La salle intérieure du Temple en possède une quinzaine. (Voy. la *Description du Parc*.)

saurais le dire. Depuis deux ans, je poursuis dans la nécropole de Saqqarah, avec des chances variées, la solution de ce double problème : faut-il regarder quelques-unes des tombes que je viens de décrire comme postérieures à la VIme dynastie et les faire même contemporaines de la XIIme, qui, chose remarquable, n'est pas représentée dans les cimetières de Memphis? Ou bien, en présence des monuments d'un tout autre style que nous offre à Thèbes la XIme dynastie, faut-il supposer que les traditions funéraires de l'Ancien-Empire aient été tout à coup rompues au milieu des perturbations encore inexpliquées, qui, après la VIme, ont amené le vide monumental dont je vais parler? Jusqu'ici aucun argument ne nous permet de formuler un jugement définitif.

VIIme, VIIIme, IXme et Xme Dynasties.

Le vide monumental qui distingue cette période est déjà connu. Il n'y aurait rien d'étonnant cependant à ce que plusieurs des tombes portant les cartouches de *Pépi*, de *Téti* et des autres rois de ce temps appartinssent aux deux premières de ces quatre dynasties, lesquelles sont Memphites. Quant à la IXme et à la Xme dynastie que Manéthon place à Héracléopolis, nous n'en avons encore trouvé aucune trace, peut-être parce que Meydoun, Licht, Almas-el-Medyneh, et en général toute la zone de terrain qui barre l'entrée du Fayoum, ont été négligés des fouilleurs. Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que l'absence des monuments soit aussi absolue qu'on serait tenté de le supposer. Peut-être, en effet, les quatorze cartouches placés à la rangée supérieure de la Table d'Abydos représentent-ils des rois de l'époque dont nous nous occupons. De son côté, la Salle des Ancêtres fait connaître quelques personnages de sang royal qui auront pu profiter des discordes du temps pour préparer l'avénement de la XIme dynastie, et qui, par conséquent, seraient des contemporains de la Xme. Enfin de nouveaux monuments seraient indispensables pour éclaircir la question de savoir si, comme je le crois, quelques-uns des rois nommés

Sebekhotep n'appartiennent pas aussi à l'une de nos VIIme, VIIIme, IXme ou Xme dynasties. En résumé, cette période est à étudier dans de nouvelles fouilles.

XIme Dynastie.

Manéthon ne donne pas les noms des rois qui composèrent cette dynastie. L'étude des monuments révèle une demi-douzaine de rois qui forment sans aucun doute une même famille et qui sont restés longtemps sans classement. On doit à une stèle du Musée de Leyde un renseignement qui permet de donner à cette famille sa place dans les annales égyptiennes. Il résulte en effet de la traduction du texte gravé sur cette stèle qu'un personnage qui mourut sous un roi déjà classé de la XIIme dynastie aurait eu pour bisaïeul un autre personnage qui vivait sous l'un des rois de notre groupe. Le doute n'est donc pas possible, et ces rois, précédant la XIIme, forment incontestablement la XIme. — La partie de Thèbes appelée *Drah-abou'l-neggah* est le lieu qu'il faudra fouiller toutes les fois qu'on voudra obtenir des renseignements sur la XIme dynastie. A plusieurs reprises, les fellahs y ont trouvé, depuis quarante ans, des sépultures de rois aussi précieuses que rares. Malheureusement, ces découvertes faites par des mains ignorantes n'ont rien donné à la science. Drah-abou'l-neggah a été, du reste, l'objet de toute notre attention pendant nos dernières fouilles, et d'heureux résultats nous sont restés entre les mains. C'est en effet de Drah-abou'l-neggah que viennent plusieurs stèles du Musée, et presque tous les vases, fruits, pains, vêtements, meubles, armes, ustensiles que notre collection possède. En faisant l'histoire de la XIme dynastie, j'ai parlé du style rude qui caractérise cette époque. Je reviens sur cette question pour faire remarquer que les objets qui s'y rapportent n'ont avec les dynasties antérieures aucune de ces ressemblances qui trahissent des liens de parenté. Quelle qu'en ait été la cause, la XIme dynastie est une renaissance. De carrées qu'elles étaient, les stèles sont devenues arrondies par le haut.

Les hiéroglyphes y ont une gaucherie particulière qui ne ressemble en rien à celles des tombes de la IIIme dynastie. Les sarcophages de ce temps ont aussi un caractère particulier qui les fait reconnaître à première vue. Par allusion à la déesse Isis, qui protége son frère Osiris, auquel le mort est assimilé, en étendant sur lui ses bras armés d'ailes, les cercueils sont couverts d'un système d'ailes peintes en couleurs variées et éclatantes. — Comme je l'ai dit plus haut, Manéthon ne mentionne la XIme dynastie que brièvement et sans nous donner les noms de ses rois. Sur la Table de Saqqarah cette famille royale est représentée par deux seuls cartouches. Quant à la Salle des Ancêtres, elle serait de beaucoup la plus complète si le rédacteur de la liste n'avait pas rangé pêle-mêle les cartouches de la XIme dynastie au milieu d'autres noms appartenant à la VIme, à la XIIme et même à la XVIIme. En somme, tout n'est pas dit sur cette intéressante famille royale, et il n'est pas douteux que nos fouilles de Drah-abou'l-neggah ne nous livrent encore quelques renseignements précieux.

XIIme Dynastie.

C'est la famille des Ousertasen et des Amenemha. On en trouve la liste, non-seulement dans Manéthon, mais dans la Table d'Abydos, la Table de Saqqarah et la Salle des Ancêtres. De Ouady-Maghara à Kumneh et à Semneh (au delà du Ouady-Halfa) ses traces se rencontrent. C'est à elle qu'on doit l'obélisque de Matarieh, l'obélisque de Begyg (Fayoum), les magnifiques hypogées de Beni-Hassan, quelques-unes des grottes de Syout, et plusieurs beaux colosses trouvés pendant nos fouilles à Sân et à Abydos. Tous ces monuments se font remarquer par leur grand style, et nous prouvent que l'une des plus brillantes époques de l'art égyptien est celle qui fut contemporaine de la XIIme dynastie. — La place que doit prendre cette famille dans la série successive des dynasties a été longtemps incertaine. Au début des études égyptiennes, la Table d'Abydos était le seul document qui pût nous

amener à distinguer quelle était cette place. Mais la Table d'Abydos, sans qu'on s'en doutât alors, saute cinq dynasties, et met ainsi les Ousertasen en contact immédiat avec les Thoutmès (XVIIIme dynastie). Longtemps on a donc cru, avec une apparente raison, que les Ousertasen formaient la XVIIme dynastie. C'est à M. Lepsius qu'on doit d'avoir le premier reconnu la fausseté de de cette attribution. Manéthon nomme dans la XIIme dynastie des rois parmi lesquels dominent les noms d'Amenemès et de Sesortosis; mais la Table nomme de son côté des souverains qui s'appellent tous Amenemha et Ousertasen : ajoutons que la série des noms d'Abydos s'adapte (après correction toutefois) à la série des noms de l'historien national. Les Ousertasen ne sont donc pas de la XVIIme dynastie, et on voit par ces courtes explications que leur place est indubitablement dans la XIIme. — J'ai un dernier renseignement à ajouter. Manéthon compte la durée de la XIIme dynastie pour 160 ans, et la durée de la XIme pour 43, en tout 203 ans. De son côté, le Papyrus de Turin donne le chiffre 213 pour le total de la durée d'une famille royale qui se termine par les deux derniers rois de la XIIme dynastie, mais dont le point initial a disparu avec les mutilations subies par ce monument. Faut-il corriger une erreur de 10 ans dans Manéthon, et faire porter les 213 ans du Papyrus sur la XIme et la XIIme dynastie, comme si le Papyrus, de ces deux familles n'en faisait qu'une? La question est d'autant plus douteuse que j'ai trouvé à Drahabou'l-neggah une stèle sur laquelle on lit déjà l'an 50 de l'un des rois de cette dynastie à laquelle Manéthon n'attribue que 43 ans de règne.

XIIIme et XIVme Dynasties.

Les noms des rois de ces deux dynasties ne sont pas cités dans Manéthon, ce qui est toujours un embarras quand il s'agit de retrouver la série monumentale correspondante. Les monuments sont venus ici à notre aide. Au côté droit de la Salle des Ancêtres

et sur des objets de diverse nature conservés dans les Musées, on lit les noms de plusieurs Pharaons qui se sont généralement appelés ***Sebekhotep*** et ***Nofréhotep*** et qui à eux seuls forment une famille nombreuse. Où classer cette famille? Une inscription de Semneh, signalée par M. de Rougé, mentionne à la fois Sebekhotep I ***vivant*** et Ousertasen III ***mort*** : donc les Sebekhotep sont postérieurs à la XIIme dynastie. Un renseignement du même genre est fourni par le Papyrus de Turin. Un grand fragment a heureusement conservé la tête de deux colonnes : à la première colonne se voient des cartouches bien connus de la XIIme dynastie; mais la seconde commence précisément par le cartouche-prénom de Sebekhotep IV. Encore une fois la grande famille où domine le nom de ce dernier prince ne peut donc être rangée qu'après celle des Amenemha et des Ousertasen. Mais on se rappellera : 1° que les Sebekhotep sont antérieurs à la XVIIIme dynastie, puisqu'ils nous sont révélés principalement par un monument du règne de Thoutmès III; 2° qu'ils furent des rois indépendants, puisqu'ils possédèrent l'Égypte du fond de la Nubie à la Méditerranée, ce qui empêche qu'ils soient contemporains des Pasteurs auxquels on attribue les XVme, XVIme et XVIIme dynasties. La marge des erreurs possibles se rétrécit donc de plus en plus, et on voit par ces détails que nous n'avons à hésiter qu'entre la XIIIme et la XIVme dynastie. Or la XIIIme dynastie eut une durée de 453 ans, et comme elle eut Thèbes pour siége officiel de son gouvernement, il est plus naturel de lui attribuer les beaux monuments des Sebekhotep que de supposer que ces monuments soient dus à la XIVme qui, pendant 184 ans, régna dans une localité obscure du Delta (Xoïs). C'est donc en vain que Manéthon aura passé sous silence les noms des rois qui succédèrent aux Amenemès et aux Sesortosis : on vient de voir comment la science, par une suite d'inductions ingénieuses et délicates, a su les retrouver. — On rencontre, du reste, les cartouches des deux dynasties qui nous occupent, non-seulement au Papyrus de Turin et au côté droit de la Salle des Ancêtres, mais encore sur des stèles répandues dans les divers

Musées, sur des colosses de Sân, sur les parois de quelques hypogées de Syout, ainsi qu'à Asouan et à Hamamât. — Je dois ajouter que plusieurs rois, entr'autres *Skhaï-het*, dont les cartouches figurent dans les collections du Musée Vice-Royal, ne sont classés que conjecturalement dans la XIVme dynastie, et que rien ne m'étonnerait si des recherches nouvelles, aidées de monuments encore à découvrir, nous forçaient à reporter ces rois à la période qui s'étend de la VIme à la XIme.

XVme et XVIme Dynasties.

Ici vide monumental qui a pour cause la présence des Hycsos. Ceux-ci ne nous ont laissé aucune trace directe de leur passage sur les bords du Nil. Peut-être les rois égyptiens, expulsés des provinces septentrionales, ont-ils régné sur quelques points encore ignorés de la Haute-Égypte ; mais, pas plus que les Pasteurs, ils ne sont représentés dans la série des monuments égyptiens.

XVIIme Dynastie.

Dynastie double. Une dynastie de rois Pasteurs règne à Sân, tandis qu'une dynastie de rois Égyptiens règne à Thèbes. La renaissance qui se manifeste à Thèbes offre des analogies singulières avec celles qu'on constate au commencement de la XIme dynastie. A ce moment Drah-abou'l-neggah devient de nouveau le cimetière de Thèbes. Les cercueils *richi* (c'est-à-dire *à plumes*), et les mauvaises momies qui les emplissent, reparaissent. Les mêmes vases, les mêmes armes, les mêmes meubles se retrouvent dans les tombes. Quelques cercueils de princes et de personnages élevés, sans négliger l'ornement traditionnel des ailes, sont dorés des pieds à la tête, autre manière de rappeler, par le chatoiement de l'or dans les parties saillantes, un des titres d'Isis protégeant Osiris : « *Elle a fait de la lumière avec ses plumes.* » En outre les morts s'appellent comme autrefois *Entef*, *Améni*, *Ahmès*, *Aah-*

hotep, si bien qu'aujourd'hui l'œil le plus exercé a peine à distinguer entre eux des monuments que plusieurs dynasties et une longue invasion séparent. Quant aux rois et aux princes de cette XVIIme dynastie thébaine, on les trouve mentionnés dans des listes gravées sur les murs de certains hypogées de Qournah, sur une table à libations du Musée de Marseille, et sur quelques objets conservés dans les collections publiques de l'Europe et de Boulaq. Les abréviateurs de Manéthon nous ont laissé, d'après l'annaliste égyptien, diverses listes des rois qui formèrent la XVIIme dynastie de Sân. Dans ces noms propres (*Saïtès*, *Staan*, *Assis*, *Asseth*, *Sethos*) le nom du dieu Set, en honneur parmi les peuples dont les Khétas ont été le rameau le plus distingué, paraît avoir dominé. Deux seuls des noms royaux de la XVIIme dynastie de Sân ont été jusqu'ici retrouvés sur les monuments : celui du premier roi de la dynastie, Saïtès (écrit sur une stèle de notre Musée *Set aa pehti Noubti*), et celui du dernier roi *Apophis*, dont l'orthographe égyptienne *Apapi* est exactement celle de l'Apappus de la VIme dynastie. Les monuments se rapportant aux Pasteurs de la XVIIme dynastie sont d'ailleurs : 1° quatre grands sphinx de granit (Musée de Boulaq) trouvés à Sân; au lieu de la coiffure ordinaire ils ont la tête couverte d'une épaisse crinière de lion ; les traits du visage sont anguleux, sévères, vivement accentués et rappellent ceux des pêcheurs actuels du lac Menzaleh ; sur l'épaule droite de chacun d'eux Apophis a fait graver ses cartouches avec le titre *aimé de Set;* plus tard ils ont été usurpés de nouveau par Ménephtah (XIXme dynastie) et Psousennès (XXIme) ; 2° un groupe de granit (Musée de Boulaq) représentant deux personnages debout, tenant sur leurs mains étendues une table d'offrandes chargée de poissons et de fleurs ; ce magnifique morceau n'a aucune légende contemporaine de l'époque de son érection ; mais le travail des têtes, identique à celui des quatre sphinx, assure la date du monument ; 3° une tête de roi Pasteur (Musée de Boulaq) trouvée à *Myt-Farès* (Fayoum), découverte importante en ce qu'elle prouve que les Pasteurs se sont avancés jusque-là et par conséquent ont occupé

Memphis; 4° un papyrus du Musée de Londres; selon le récit dont ce papyrus conserve le texte, le Roi *Raskenen* gouvernait à Thèbes tandis que notre Apophis était établi à Sân; le papyrus parle d'une querelle et laisse entrevoir des hostilités prochaines entre les deux souverains; 5° un second récit gravé sur les parois de l'un des tombeaux d'El-Kab appartenant à un fonctionnaire nommé Ahmès; ici encore l'inscription raconte les principaux événements de la vie du défunt: Ahmès passa son enfance sous Raskenen, et prit ensuite part aux campagnes du roi Amosis contre les Pasteurs, campagnes qui eurent pour résultat la définitive expulsion de ces Asiatiques; 6° enfin je mentionnerai, comme se rapportant indirectement à notre XVIIme dynastie des Hycsos, la grande stèle de granit trouvée pendant nos fouilles à Sân et dont le vrai sens échappe encore à nos investigations; elle est du règne de Ramsès II (XIXme dyn.) et datée de l'an 400 du roi *Set aa pehti Noubti*. Si ce roi est le Saïtès de Manéthon, il semblerait, quel que soit le motif de l'érection de la stèle, que 400 ans se sont écoulés entre l'avénement de la XVIIme dynastie et l'année de Ramsès II pendant laquelle notre texte a été gravé, renseignement dont l'importance chronologique n'échappe à personne. L'année du règne de Ramsès II est à la vérité inconnue; mais comme la stèle contient une invocation à Set, et que le culte de Set (ou Sutekh) ne fut rétabli à Sân qu'après la paix conclue entre les Khétas et Ramsès, l'an 23 du règne de ce dernier prince, il s'ensuit que la date cherchée est postérieure à celle que nous venons d'énoncer.

XVIIIme Dynastie.

Le classement des rois de la XVIIIme dynastie ne s'établit pas sans discussion. Des altérations regrettables ont en effet porté atteinte à l'intégrité des listes de Manéthon. Non-seulement les noms propres y sont mal transcrits, mais on y trouve aussi certains règnes transposés. D'un autre côté, la Table d'Abydos, qui, seule des monuments hiéroglyphiques, a conservé une liste suivie

des rois de ce temps, n'est pas complète, et de parti pris saute par-dessus quelques personnages royaux qu'elle a sans doute regardés comme illégitimes. Quant à la Table de Saqqarah, des 12 cartouches qu'elle place entre Ramsès II et Amosis, dix sont à jamais perdus. Nous devons donc renoncer à obtenir, soit de Manéthon, soit des monuments, une liste déjà faite de la XVIIIme dynastie, et pour avoir cette liste, il faut la demander aux éclaircissements qu'on pourra tirer çà et là de l'étude des textes. — Les monuments principaux qui, après la Table d'Abydos, servent à amener cet important résultat, sont : 1° l'inscription d'El-Kab, dont nous avons déjà parlé. On y trouve la mention chronologique des quatre rois sous lesquels Ahmès vécut : Raskenen (1), Amosis, Aménophis I et Thoutmès I. Le premier de ces rois appartenant à la XVIIme dynastie, on rangera les trois autres en tête de la XVIIIme; 2° une autre inscription tirée d'un tombeau d'El-Kab, et la base d'une statue, aujourd'hui au Louvre, découverte dans le même tombeau. Ici le personnage auquel ces monuments se rapportent vécut successivement sous Amosis, Aménophis I, Thoutmès I, Thoutmès II et Thoutmès III. Dans le courant du même texte est nommée la régente Hatasou, sans rang chronologique; mais comme Thoutmès III fit marteler ses cartouches, et qu'elle-même usurpa souvent ceux de Thoutmès II, il s'ensuit qu'elle se place entre ces deux princes. La première série d'El-Kab est donc augmentée par la seconde de trois nouveaux cartouches. La parenté de ces rois, et en particulier celle des Thoutmès, est d'ailleurs établie par divers autres monuments parmi lesquels on distingue les obélisques de Karnak, la grande inscription commémorative des campagnes de Thoutmès III dans le même temple, et des statues que possèdent les Musées de Londres et de Berlin; 3° une stèle du Musée de Boulaq, consacrée à un personnage nommé *Neb-oua*. Thoutmès III et Aménophis II

(1) L'étude des bijoux de la reine Aah-hotep ferait supposer qu'un roi nommé *Kamès*, doit être placé entre Raskenen et Amosis.

y sont placés dans leur ordre ; 4° une inscription du tombeau de *Hor-em-Heb* à *Abd-el-Qournah* (prov. de Qéneh). Hor-em-Heb fut successivement le serviteur des rois Aménophis II, Thoutmès IV et Aménophis III. La série se continue donc sans interruption, et déjà nous possédons la presque totalité des rois de la XVIIIme dynastie. Si l'on en croyait la Table d'Abydos et Manéthon, le dernier de ces rois, Aménophis III, aurait eu pour successeur immédiat Horus. Cependant si l'on étudie les monuments, on s'apercevra qu'Horus a fait construire à Karnak un pylône avec les matériaux d'un édifice détruit portant les cartouches de Khou-en-Aten (aussi nommé Aménophis), lequel Khou-en-Aten lui est par conséquent antérieur ; que ce Khou-en-Aten a fait exécuter des martelages dont les traces se reconnaissent sur les inscriptions jusqu'à la fin du règne d'Aménophis III, preuve qu'à son tour Aménophis III était antérieur au roi fanatique de Tell-el-Amarna. Le doute n'est donc pas possible, et entre l'Aménophis et l'Horus de la Table d'Abydos, prendra place celui que nous appelons avec raison Aménophis IV. Je ne pousserai pas plus loin ces démonstrations : je ne ferai pas voir par quelle suite d'observations on a découvert qu'Aménophis IV ne fut pas le seul de sa lignée, et qu'il eut pour successeurs deux ou trois souverains exclus comme lui de la série des Pharaons légitimes. Ce que j'ai voulu prouver, c'est que les monuments à eux seuls nous ont rendu la XVIIIme dynastie tout entière, et que nous n'avons en définitive rien perdu aux altérations du texte de Manéthon et aux lacunes de la Table d'Abydos. — Avec la XVIIIme dynastie, nous entrons du reste dans la période monumentale. A Gebel-Barkal, près d'Abou-Hammed et de la 4me cataracte, Aménophis III fonda un temple dont les avenues sont précédées de sphinx en forme de béliers accroupis. A Soleb entre la 2me et la 3me cataracte, à Semneh, un peu au-dessus de Wadi-Halfa, à Amada en Nubie, des temples sont bâtis par Thoutmès III. Un des plus jolis temples de l'Égypte, détruit il y a trente ans par le vandalisme des habitants d'Asouan, avait été fondé dans l'île d'Éléphantine par Améno-

phis III. Une porte de granit, encastrée dans la cour d'enceinte du temple d'Ombos, rappelle le souvenir de la régente Hatasou. A Gebel-Silsileh apparaissent des bas-reliefs qui relatent les campagnes d'Horus. Thèbes est en quelque sorte toute resplendissante encore des belles constructions qu'y a laissées la XVIIIme dynastie. Sur la rive gauche, c'est le temple de Deir-el-Bahari, c'est la partie septentrionale de Médinet-Abou, œuvre des Thoutmès, ce sont les colosses d'Aménophis III, ce sont les magnifiques hypogées d'Abd-el-Qournah, ce sont les trois ou quatre tombeaux de rois qu'on visite dans la vallée de l'Ouest; sur la rive droite, les grosses constructions de Karnak sont dues à la XVIIIme dynastie, et Aménophis III fut le fondateur du temple de Louqsor, à l'embellissement duquel ses successeurs jusqu'à la XXVIme dynastie travaillèrent. Dans les autres parties de l'Égypte, la XVIIIme dynastie n'a pas laissé moins de traces. On en trouve à El-Kab, à Tell-el-Amarna, à Gebel-Touneh, à Memphis, à Saqqarah, aux Pyramides, à Héliopolis, à Serbut-el-Kadim, à Wadi-Maghara. — Enfin, je rappellerai que la XVIIIme dynastie est de celles qui ont le plus enrichi les Musées d'Europe et du Caire. Les belles statues de Turin sont en effet de la XVIIIme dynastie. Le Musée du Vice-Roi possède un buste colossal représentant Thoutmès III, qui certes égale ces statues comme œuvre d'art. C'est aussi au Musée de Boulaq qu'appartient la stèle de granit qui, bien que nouvelle dans la science, est déjà cependant célèbre. Sur cette stèle est gravé un poëme composé en l'honneur des victoires de Thoutmès III. L'inspiration la plus pure a guidé l'auteur de ce beau chant poétique qui, bien qu'antérieur de plusieurs siècles à Homère et à la Bible, n'en est pas moins un des plus précieux échantillons de la littérature ancienne. C'est aussi à la XVIIIme dynastie, et au premier de ses rois, que remontent les beaux bijoux découverts sur la momie de la reine Aah-Hotep, mère du roi Amosis, et aujourd'hui conservés dans la collection de Boulak. Parmi les plus remarquables d'entre eux, il faut citer :

1° Une hache, symbole ordinaire de la Divinité. Le tranchant est d'or massif. On y voit d'un côté des représentations symboliques; de l'autre est une image du roi Amosis lui-même, les jambes écartées et levant le bras pour frapper un barbare. Le manche de cette hache est en bois recouvert d'une feuille d'or. Une légende hiéroglyphique, découpée dans la feuille d'or, laisse lire toute la série des titres royaux d'Amosis.

2° Un pectoral en or massif découpé à jour. Ce monument, unique jusqu'ici et d'un prix inestimable, a la forme générale d'une chapelle égyptienne. Au centre, Amosis est représenté debout dans une barque et naviguant sur l'Océan céleste. Deux divinités sont près du roi et lui versent sur la tête l'eau de purification. On remarquera le fini d'exécution qui distingue ce rare monument. Les couleurs ne sont pas obtenues, comme on le pense généralement, par des émaux, mais par des plaquettes de pierres précieuses arrangées dans des cloisons d'or. Les pierres qu'on y remarque sont : la turquoise, le lapis-lazuli, la cornaline rouge. Au revers le monument offre une série de gravures à la pointe qui forment un ensemble peut-être plus harmonieux encore que la face principale.

3° Une barque en or massif portée sur un chariot à roues de bronze. La forme de cette barque rappelle celle des caiks de Constantinople et des gondoles de Venise. Les rameurs sont en argent massif. Au centre se tient assis un petit personnage armé d'une hache et d'un bâton recourbé. A l'arrière est le timonier qui dirige la barque au moyen du seul gouvernail connu alors, c'est-à-dire par une rame à large palette. A l'avant est debout le chanteur, chargé de régler la cadence des rameurs. Près de lui sont gravés les cartouches du roi Kamès. Quant à la signification de ce monument, elle était toute symbolique. Les Égyptiens croyaient qu'avant d'arriver à sa dernière demeure, l'âme devait traverser des espaces éthérés où se rencontraient des champs, des fleuves, des canaux. La barque symbolisait ce voyage dans l'autre monde.

4° Un bracelet en or massif avec figures en or sur fond de lapis-lazuli. Ce bracelet est encore un chef-d'œuvre de gravure. Les représentations qu'on y voit sont celles de divinités funèbres.

5° Trois abeilles découpées dans des plaques d'or massif et réunies par une chaîne commune. On pense que ces trois abeilles formaient une décoration. L'usage des décorations dans l'ancienne Égypte est constant. A El-Kab un fonctionnaire, nommé Ahmès comme le roi et contemporain des bijoux dont nous nous occupons, raconte sa biographie sur les parois du tombeau où il a été enseveli. On y voit qu'Ahmès servit successivement sous plusieurs souverains, et que, pour les actes de bravoure dont il s'honora, il fut décoré jusqu'à sept fois. Mais il ne paraît pas que cette décoration militaire ait été l'abeille retrouvée dans le tombeau de la reine Aah-hotep. Il est plus probable que l'insigne était le lion, dont on a d'ailleurs quelques exemples dans les peintures des hypogées.

6° Un diadème en or qui servait à retenir dans sa partie circulaire les cheveux qui y étaient réunis en tresses. Il est orné de deux petits sphinx accroupis à chaque extrémité d'une sorte de boîte en forme de cartouche. Le nom du roi Amosis, en lettres d'or sur fond de lapis, se lit au milieu de ce cartouche.

7° Un poignard à lame d'or. Rien de plus gracieux que ce monument. La poignée est ornée de dessins en triangle de diverses couleurs. Elle est terminée par quatre têtes de femmes du style le plus pur. Au milieu de la lame court une bande de métal foncé sur laquelle se détachent vivement des ornements en or damasquiné. Les légendes d'Amosis y sont encore reproduites. D'un côté, elles sont accompagnées par une suite de sauterelles qui vont en s'amincissant jusqu'à l'extrémité du poignard. De l'autre côté, on voit la représentation très-singulière d'un lion qui se précipite sur un taureau. Ce sujet, d'un caractère tout asiatique, est d'autant plus à remarquer qu'on le trouve sur un monument contemporain d'un roi qui avait été relégué dans la Haute-Égypte pendant la majeure partie de son règne.

8° Un miroir qui rappelle la forme élégante du palmier. Le manche est de bois rehaussé d'or. Quant au disque, le poli en a disparu avec le vernis d'or qui le recouvrait. Ce disque est aussi pesant que l'or, et il est formé d'un alliage dont la chimie moderne devrait chercher à retrouver la composition.

9° Deux bracelets. Le fermoir consiste en une bande d'or ornée des cartouches d'Amosis. Le corps des bracelets est formé de fils d'or sur lesquels sont enfilées de perles de lapis, de turquoise, de cornaline et d'or.

10° Un poignard à lame de bronze. Le manche est formé d'un disque d'argent. On se servait de cette arme en laissant sortir la lame entre l'index et le medium, et en appuyant le manche contre la paume de la main.

11° Un collier qui était formé d'une multitude de petites pièces cousues sur le linge de la momie. On y voit des éperviers, des vautours, des chacals, des lions, au milieu d'autres ornements empruntés au règne végétal.

12° Une chaîne tressée en fils d'or de plus d'un mètre de longueur. Elle est terminée par deux fermoirs formés de têtes d'oies. Ici encore se lisent les légendes d'Amosis. Un scarabée d'un travail digne d'être remarqué y est suspendu. Les pattes sont repliées sous le ventre et imitées de la nature avec une rigoureuse exactitude. Les ornements du dos sont formés de minces cloisons d'or dans lesquelles on a introduit une pâte du bleu le plus tendre. Le scarabée figure ici comme symbole de la puissance créatrice qui doit donner à l'âme une vie nouvelle.

13° Un bracelet destiné à être porté non pas au poignet, mais au haut du bras. L'ornementation se compose, comme motif principal, d'un vautour les ailes déployées. Ce monument est un spécimen heureux du travail qu'exécutaient le plus ordinairement les bijoutiers de l'antique Égypte.

14° Une série de dix gros bracelets sous forme d'anneaux épais. Ces bracelets se portaient aux jambes.

15° Un bâton recouvert en bois noir entouré d'une feuille d'or

en spirale. Ce bâton devait être dans l'antique Égypte un signe de commandement. Il est encore usité aujourd'hui en Nubie, où on le voit communément aux mains des habitants de ce pays.

XIXme Dynastie.

Les sept rois nommés par Manéthon comme formant cette famille royale ont été retrouvés sur les monuments et coordonnés au moyen de certains indices qu'il serait trop long d'énumérer ici. Les rois de la XIXme dynastie ont d'ailleurs laissé leurs traces : 1° sur des monuments antérieurement bâtis dont ils ont continué l'édification ; 2° sur des monuments sortis directement de leur initiative. Les premiers sont nombreux. On ne trouve presque pas un temple élevé par la XVIIIme dynastie où les rois de la XIXme, et particulièrement Ramsès II, n'aient gravé leurs noms. Ce fait a surtout son importance à Thèbes. Louqsor est certes un temple dû à la piété d'Aménophis III ; cependant les deux obélisques (l'un d'entr'eux a été transporté à Paris) qu'on y voit sont de Ramsès II, ainsi que les quatre colosses élevés en avant du pylône principal. Ce pylône lui-même, bien que construit par Aménophis III, n'est orné que de sculptures du temps de Ramsès II. A Karnak, même observation. Sur le second pylône, sur les splendides colonnes de la salle hypostyle, sur l'extérieur des murs d'enceinte, les cartouches de Séti et de Ramsès se voient seuls. Enfin, Ramsès II a commis en plusieurs occasions les plus singulières usurpations. Sur des statues et des sphinx représentant des rois de la XIIme et de la XIIIme dynastie, il a souvent fait effacer les noms qui constatent l'origine et la date de ces monuments, et y a fait inscrire ses propres cartouches. Faite avec un soin minutieux, cette opération trompe l'archéologue le plus exercé, et il est ainsi bien des monuments qu'on attribue au conquérant de la XIXme dynastie, et qui lui sont antérieurs de mille ans. Quant aux constructions dues à l'initiative directe des rois de cette famille, on notera en premier lieu les tombes de Bab-el-Molouk, et parti-

culièrement celle de Séti Ier, le plus magnifique des souterrains que possède l'Égypte. On notera aussi le monument d'Ibsamboul creusé tout entier dans le flanc d'une montagne, et destiné à perpétuer le souvenir des victorieuses campagnes de Ramsès contre les Soudaniens et les Khétas. Les temples de Derr et de Beit-Oually, en Nubie, sont d'autres édifices dus à l'activité de ce roi. Vis-à-vis Edfou, sur la route qui conduit du village de Radasieh aux mines d'or de Gebel-Atoky, on trouve une station monumentale élevée par Séti Ier. L'interprétation des nombreuses légendes hiéroglyphiques dont cette station est couverte, a permis de reconnaître l'intention qui avait présidé à l'érection de ce monument au milieu du désert. Depuis longtemps les mines d'or étaient improductives, parce que les caravanes qui y transportaient les hommes et les animaux périssaient de soif sur la route. Séti Ier fit creuser un puits d'eau jaillissante, et, en souvenir de l'événement, le temple dont nous parlons, et qui a subsisté jusqu'à nos jours, a été bâti. J'ai à peine besoin de dire que Thèbes profita également de la munificence des rois de la XIXme dynastie. Karnak comprend dans son immense enceinte deux ou trois petits temples de Ramsès II, malheureusement très-mutilés. Sur la rive gauche, le Ramesséum est l'œuvre colossale du même roi, et Séti fit élever à la mémoire de son père Ramsès Ier le temple de Qournah. A Abydos, le petit temple célèbre par la Table qu'on y a découverte est de Ramsès II. C'est Séti Ier et son fils Ramsès II qui firent élever le grand temple que nous déblayons en ce moment au profit des études égyptiennes. Nul doute que Memphis n'ait aussi été l'objet de l'attention des Pharaons de la XIXme dynastie. A la vérité, il ne reste de cette ville illustre que des monceaux de décombres; mais les beaux colosses qu'on voit à Myt-Rahyneh, et dont la tête offre un portrait si ressemblant de Ramsès II, témoignent assez du soin que ce roi avait pris d'embellir la capitale septentrionale de l'Égypte. Enfin, comme dernier monument de la XIXme dynastie, on comptera le temple de Sân, qui, probablement mutilé à la suite du siége que supporta la ville sous Amosis,

fut rebâti tout entier sous Ramsès II, Ménephtah et Séti II. Les travaux que, par ordre du Vice-Roi, nous y poursuivons et qui ont déjà eu pour résultat la mise au jour de tant de morceaux contemporains des Pasteurs, sont encore en voie d'exécution; mais déjà onze obélisques, de nombreuses colonnes monolithes de granit, des stèles colossales ont été retirés des décombres, et prouvent que ce temple fut un des plus considérables de ceux que la XIXme dynastie éleva sur les bords du Nil.

XXme Dynastie.

Tous les rois de la XXme dynastie se sont appelés Ramsès, comme plus tard tous les rois de la XXXIIIme s'appelleront Ptolémée. On n'a pour aider au classement de ces souverains que quelques monuments épars et les tombeaux de Thèbes, particulièrement ceux de Bab-el-Molouk. — Cette dynastie, occupée de ses divisions intestines, a peu bâti. On lui doit cependant le pavillon et le temple de Medinet-Abou, constructions qui ne le cèdent en rien aux plus magnifiques de l'Égypte; on lui doit encore l'édifice appelé le temple de Chons, situé au sud de Karnak, près de la grande allée de sphinx à tête de bélier. Quoiqu'il porte presque partout les cartouches des rois de la XXIme dynastie, ce temple n'en a pas moins été construit par les derniers Ramsès. — La belle stèle donnée à la Bibliothèque Impériale de Paris par M. Prisse est aussi un monument de la XXme dynastie et provient du temple de Chons. Cette stèle est intéressante sous bien des rapports; on y lit le récit officiel d'un événement qui se passa dans les circonstances suivantes : un de nos Ramsès faisait sa tournée dans la Mésopotamie, alors soumise à la domination égyptienne, quand il rencontra la fille d'un chef qu'il épousa. Quelques années plus tard, Ramsès étant à Thèbes, on vint lui dire qu'un envoyé de son beau-père se présentait, sollicitant du roi que celui-ci envoyât un médecin de son choix auprès de la sœur de la reine, atteinte d'un mal inconnu. Un

médecin égyptien partit en effet avec le messager. La jeune fille souffrait d'une maladie nerveuse, et, selon la croyance du temps, on pensait qu'un esprit demeurait en elle. En vain, le médecin eut-il recours à toutes les ressources de l'art; l'esprit, dit la stèle, refusa d'obéir, et le médecin dut revenir à Thèbes sans avoir guéri la belle-sœur du roi. Ceci se passait en l'an 15 du règne de Ramsès. Onze ans plus tard, c'est-à-dire en l'an 26, un nouvel envoyé se présenta. Cette fois l'allié du roi d'Égypte ne demandait plus un médecin: selon lui, c'était l'intervention directe de l'un des dieux de Thèbes qui amènerait la guérison de la princesse. Comme la première fois, Ramsès consentit à la demande du père de la reine, et un dieu de Thèbes, nommé Chons, partit effectivement. Le voyage fut long : il dura un an et six mois. Enfin le dieu thébain arriva en Mésopotamie, et l'esprit vaincu fut chassé du corps de la jeune fille qui recouvra immédiatement la santé. Mais à ce dénoûment ne s'arrête pas le récit gravé sur la stèle de la Bibliothèque Impériale de Paris. Un dieu dont la seule présence amenait des guérisons si miraculeuses était précieux à bien des titres, et au risque de se brouiller avec son puissant allié, le père de la jeune fille résolut de le garder dans son palais. Effectivement, pendant trois ans et neuf mois Chons fut retenu en Mésopotamie. Mais, au bout de ce temps, le chef qui avait ordonné cette mesure violente eut un songe. Il lui sembla voir le dieu captif qui s'envolait vers l'Égypte sous la forme d'un épervier d'or, et, en même temps, il fut attaqué d'un mal subit. Le beau-père de Ramsès, selon l'usage du temps, prit-il ce songe pour un avertissement? C'est ce que laisserait penser l'ordre qu'il donna immédiatement de renvoyer le dieu qui, en l'an 33 du règne de Ramsès, était de retour dans son temple de Thèbes.

XXIme Dynastie.

Les Grands-Prêtres qui régnaient à Thèbes ont achevé le temple situé entre Karnak et Louqsor, et c'est là qu'on trouve leurs noms. La dynastie légitime a laissé des traces principalement à Sân. Quelques architraves et des lames d'or, qui sont en ce moment conservées dans la collection du Musée de Boulaq, nous ont donné quelques cartouches nouveaux de cette famille royale.

XXIIme Dynastie.

Manéthon nomme les neuf rois de cette famille qui fut originaire de Tell-Basta. La généalogie de quelques-uns de ces rois est également certifiée par les inscriptions gravées sur une statue du dieu Nil appartenant au Musée de Londres, par de longues légendes dont un des murs extérieurs de Karnak est couvert, enfin par les inappréciables textes que nous avons découverts il y a douze ans dans la tombe d'Apis à Saqqarah et qui font maintenant partie des richesses conservées dans le Musée du Louvre à Paris. On ne connaît, du reste, aucun grand édifice fondé par cette famille royale. Il n'est pas douteux que des fouilles persévérantes dans les buttes de Tell-Basta nous feraient cependant trouver quelques restes des monuments dont les rois de la XXIIme dynastie embellirent la ville qui fut de leur temps le siége du gouvernement.

XXIIIme Dynastie.

La XXIIIme dynastie fut une époque de troubles. Toute l'histoire de ce temps est écrite sur une stèle de granit que nous avons trouvée dans les fouilles récentes de Gebel-Barkal. Il est à remarquer que ce monument n'est pas égyptien, mais couschite. Les Couschites, en formant un royaume séparé, adoptèrent la religion, l'écriture, la langue des Égyptiens; leur civilisation est ainsi fille de la civilisation égyptienne, et la stèle du Musée, en nous mon-

trant les Éthiopiens imposant leur domination à l'Égypte, nous font ainsi assister au spectacle d'un fleuve qui s'insurge contre sa source.

Je viens de dire que la XXIIIme dynastie fut une époque de troubles. L'Égypte fut en effet partagée alors en plusieurs dynasties collatérales. Manéthon a enregistré celle de ces dynasties qui, plus tard, fut officiellement reconnue comme légitime : elle se compose de trois rois et était originaire de Sân. Les stèles de la tombe d'Apis nous en révèlent une autre qui, comme la dynastie de Sân, compte trois règnes : c'est celle qui régnait à Memphis. Enfin la stèle de Gebel-Bakal nous montre que quelques autres provinces de l'Égypte obéissaient à des rois partiels, qui n'étaient ni ceux de Manéthon ni ceux des stèles de la tombe d'Apis.

XXIVme Dynastie.

Bocchoris est, selon Manéthon, l'unique roi de la XXIVme dynastie. Son nom égyptien est resté longtemps inconnu. Nous l'avons découvert enfin sur quelques-unes des pierres de la tombe d'Apis. Jusqu'à présent ce sont là les seules indications monumentales que nous possédions de l'existence de ce roi. Rien ne prouve que, sous son règne, les Éthiopiens n'aient pas occupé l'Égypte méridionale.

XXVme Dynastie.

Cette dynastie fut le triomphe définitif des Couschites sur les Égyptiens. Aussi doit-on peu s'étonner de voir les noms des souverains qui la composent à la fois au Soudan et en Égypte. Manéthon ne lui donne que trois rois. Évidemment c'est la manière égyptienne de compter. A Tahraka, 3me roi de cette famille, succéda effectivement, selon les stèles d'Apis, Psammitichus, 1er roi de la XXVIme. Mais si les Éthiopiens ont, comme les Égyptiens, rédigé des annales historiques, on doit y rencontrer un nom de plus, celui du mari de la reine dont le Musée de Boulaq possède une statue. Ce roi (Piankhi) succéda à Tahraka et occupa la

Haute-Égypte pendant que les douze rois confédérés se partageaient les autres parties du royaume. Mais Psammitichus, en montant sur le trône 15 ans après la chute de Tahraka, ne tint pas compte de ces compétitions et se regarda comme souverain du pays, à partir du jour où le troisième roi Couschite cessa de régner.

XXVIme Dynastie.

Avec la XXVIme dynastie nous arrivons à une époque où les Grecs ont commencé à avoir un plus libre accès sur les bords du Nil, et où l'Égypte est plus fréquemment mentionnée dans leurs écrits. On trouvera donc dans les écrivains de la tradition classique une liste suffisamment exacte des rois de la XXVIme dynastie. On peut aussi étudier cette famille royale dans Manéthon. Enfin les stèles de la tombe d'Apis forment un ensemble imposant de monuments contemporains des Psammitichus. Parmi ces stèles on citera particulièrement les épitaphes officielles des Apis. Rédigées sur un modèle à peu près uniforme, elles mentionnent la date de la naissance du taureau, la date de sa mort, la durée de sa vie par an, mois et jour, le tout rapporté selon l'usage à l'ère du roi régnant. Il n'est personne qui ne comprenne l'utilité de pareils renseignements. Si l'une de ces épitaphes, par exemple, mentionne un Apis qui, né l'an 53 d'un règne, mourut l'an 16 d'un autre roi à l'âge de 17 ans, ne saurons-nous pas en premier lieu que les deux rois cités se suivent chronologiquement, en second lieu que le premier a occupé le trône pendant 54 ans et le second au moins pendant 16 ans? Appliquées successivement à tous les rois de la XXVIme dynastie, les épitaphes de la tombe d'Apis nous donnent le moyen de reconnaître tout à la fois, et l'ordre dynastique de ces rois et la durée chronologique de toute la famille royale. — En dehors de la tombe d'Apis, à Saqqarah, les monuments de la XXVIme dynastie sont assez rares. Plusieurs belles tombes de l'Assassif, à Thèbes, remarquables par leur étendue et le fini des bas-

reliefs qui les décorent, sont de cette époque. Sur les rochers d'Asouan et d'Hamamat, à Thèbes, à Abydos, à Saqqarah, on voit encore çà et là quelques souvenirs des princes qui à ce moment ont occupé le trône égyptien. Ce n'est pas que la XXVIme dynastie ait été, moins que d'autres, portée à laisser après elle des souvenirs durables de sa grandeur et de son autorité; mais tout nous prouve qu'à ce moment la civilisation s'était portée entièrement vers le Nord et que toutes les forces de la XXVIme dynastie s'étaient concentrées sur la ville (Saïs) qu'elle s'était choisie pour siége officiel du gouvernement. Il résulte, en effet, du témoignage d'Hérodote que Saïs était devenue, sous les rois de la XXVIme dynastie, une des villes les plus florissantes du royaume. Apriès y avait construit un temple qui ne le cédait en magnificence à aucun des autres édifices de l'Égypte. Amosis y fit élever un portique qui était digne d'admiration et qui surpassait de beaucoup tous les autres ouvrages de ce genre, tant par sa hauteur et son étendue, que par la qualité et la grandeur des pierres qu'on y avait employées. Ce prince y avait placé des statues et des sphinx de proportions gigantesques. On voyait aussi à Saïs un colosse énorme de 75 pieds de hauteur, semblable à celui qu'Amosis avait érigé à Memphis. Ce roi ne s'était pas seulement borné à la construction des portiques, mais il avait encore fait arriver des pierres d'une grosseur démesurée pour réparer le temple. Une partie de ces pierres était sortie des carrières de Tourah : les plus grosses avaient été tirées d'Asouan. Mais ce qu'il y avait de plus admirable à Saïs, c'était la chapelle monolithe qu'Amosis avait fait venir des carrières d'Éléphantine. Deux mille bateliers avaient été occupés pendant trois mois à la transporter. Elle avait extérieurement environ 12 mètres de long, 7 mètres de large, et 4 mètres de hauteur. Avec l'évidement intérieur, le poids total de cette gigantesque masse était de près de 480 mille kilogrammes. Le récit d'Hérodote ne laisse donc pas de doute sur la magnificence de la ville élevée par les rois Saïtes, et il est évident que ceux-ci avaient fait pour leur capitale ce que, dix siècles auparavant, les XVIIIme et XIXme

dynasties avaient fait pour Thèbes. Malheureusement Saïs a disparu sans retour, et d'une ville célèbre dans les fastes des arts et de la civilisation il ne reste que des ruines confuses. Des fouilles sur l'emplacement de ces ruines nous rendraient-elles au moins quelques vestiges de la grandeur de la XXVIme dynastie? Je n'ose l'espérer.

XXVIIme Dynastie.

Les Perses occupent les rives du Nil. Cambyse, humilié par trois défaites, traite l'Égypte en pays conquis. L'Égypte de son côté subit avec répugnance le joug des étrangers. De là des révoltes successives pendant lesquelles on ne songe guère à élever des monuments. Le nom de Cambyse se trouve cependant sur quelques stèles de la tombe d'Apis. Darius laisse aussi des traces de son passage à Hamamât, et il bâtit même dans l'oasis de *Khargeh* un temple à Ammon. Artaxercès lui-même est cité dans plusieurs légendes, et son nom se lit sur deux beaux vases conservés à la Bibliothèque de Paris et dans le trésor de Saint-Marc à Venise. En dehors de ces rares monuments, les Perses n'ont laissé d'autre empreinte sur le sol égyptien que les ruines amoncelées par les fureurs de Cambyse. Nous devons à Manéthon la liste des rois de cette XXVIIme dynastie.

XXVIIIme, XXIXme et XXXme Dynasties.

Autre période de troubles. L'Égypte est rendue à elle-même ; mais l'ennemi est toujours à ses portes. Ces dynasties travaillées par tant de germes de dissolution ont pourtant laissé des monuments dignes d'une époque plus florissante. A Philœ, le grand temple est commencé par Nectanébo II; Nectanébo I ajoute quelques parties aux temples de Médynet-Abou et de Karnak. A Memphis, la tombe d'Apis est complétée par ce dernier prince, et un beau pylône est bâti en avant des souterrains. Acoris, Néphé-

rités sont des princes qui tiennent aussi à honneur d'embellir de leurs statues et de leurs bas-reliefs les édifices sacrés. Les grands et beaux sarcophages de granit que possèdent les Musées de Berlin, de Paris et de Boulaq sont encore de ce temps, et parmi eux on remarquera le sarcophage de Nectanébo I, enlevé d'Alexandrie pour être transporté à Londres. Chose remarquable, sous ces dynasties déchues de leur rang politique, rien ne laisse apercevoir encore les traces de cette rapide décadence qui, quelques années après l'occupation des Grecs, va frapper toutes les œuvres de l'art Égyptien.

XXXIme Dynastie.

Les Perses sont de nouveau maîtres de l'Égypte. Cette seconde dynastie persane n'est nommée que dans Manéthon. C'est à peine si les monuments égyptiens nous font connaître les noms des rois qui la formèrent.

XXXIIme Dynastie.

Dynastie macédonienne qui eut pour chef Alexandre le Grand. Ici s'arrêtent les listes de Manéthon, et nous n'avons plus à compter maintenant, pour la formation du tableau chronologique des rois, que sur les monuments éclairés et complétés par les récits des écrivains de la tradition classique. On trouve dans l'île d'Éléphantine deux montants d'une porte en granit sur lesquels on lit les cartouches d'Alexandre I. Philippe Aridée, son frère, construisit à Karnak la belle chambre de granit qui occupe, au milieu d'une autre chambre élevée par Thoutmès III, la place principale en avant du sanctuaire. Enfin Alexandre II figure comme souverain légitime sur quelques bas-reliefs qui décorent les murs des temples de Karnak et de Louqsor.

XXXIIIme Dynastie.

Depuis la XIXme dynastie, aucune famille royale n'a plus bâti sur les rives du Nil. Non-seulement les Ptolémées ont restauré et complété les anciens sanctuaires, mais ils ont élevé à nouveau des temples nombreux. En Nubie, c'est Dakkeh, Kalabscheh, Deboud, Dandour; c'est surtout Philœ, île charmante dont ils ont fait un site peut-être unique au monde. En Égypte, on citera Ombos, modèle d'architecture puissante, gâté malheureusement par le mauvais style du temps; Esneh qui serait moins détestable si nous en connaissions les parties enfouies sous la ville moderne; Erment maintenant presque tout entier détruit. Tout en ornant Alexandrie d'édifices somptueux dont nous ne pouvons plus juger aujourd'hui, les Ptolémées n'oublièrent pas non plus Thèbes. Sur la rive gauche, Deir-el-Médyneh et le petit temple situé sur le Birket-Abou sont de leur temps; sur la rive droite, ils firent élever la grande porte isolée qui est tout à fait au nord de Karnak, l'autre porte de même modèle sous laquelle on passe en arrivant de Louqsor au temple de Chons, et enfin le petit édifice situé à côté de ce temple. Que dire de Denderah? Que dire surtout d'Edfou? Là mûrissent pour la science des moissons de textes inédits, et l'on peut dire avec vérité que les inscriptions qui seront une sorte de résurrection de la mythologie et de la géographie de l'Égypte sous la domination des Ptolémées s'y comptent par centaines de mètres. Enfin, je rappellerai qu'à El-Kab, à Môtanah (province d'Esneh), à Akhmin, à Behbit (près de Mahalleh-el-Kebir) et en bien d'autres localités, les noms des Ptolémées se montrent, et qu'il faut aussi leur attribuer la partie la plus belle de la tombe d'Apis à Saqqarah, ainsi que les gigantesques sarcophages qui s'y trouvent. On ne peut parler des monuments qui se rapportent à ces rois sans mentionner le fragmen célèbre connu sous le nom de *Pierre de Rosette*. Découverte, il y a 65 ans environ, par des soldats français qui creusaient un retranchement près d'une redoute située à Rosette, la pierre qui

porte ce nom a joué le plus grand rôle dans l'archéologie égyptienne. Sur la face principale sont gravées *trois* inscriptions. Les deux premières sont en langue égyptienne et écrites dans les deux écritures qui avaient cours à cette époque. L'une est en écriture hiéroglyphique réservée aux prêtres : elle ne compte plus que 14 lignes tronquées par la brisure de la pierre. L'autre est en une écriture cursive appliquée principalement aux usages du peuple et comprise par lui : celle-ci offre 32 lignes de texte. Enfin, la troisième inscription de la stèle est en langue grecque et comprend 54 lignes. C'est dans cette dernière partie que réside l'intérêt du monument trouvé à Rosette. Il résulte en effet de l'interprétation du texte grec de la stèle que ce texte n'est qu'une version de l'original transcrit plus haut dans les deux écritures égyptiennes. La Pierre de Rosette nous donne donc, dans une langue parfaitement connue (le grec), la traduction d'un texte conçu dans une autre langue encore ignorée au moment où la stèle était découverte. Qui ne voit l'utilité de cette mention? Remonter du connu à l'inconnu n'est pas une opération en dehors des moyens d'une critique prudente, et déjà l'on devine que si la Pierre de Rosette a acquis dans la science la célébrité dont elle jouit aujourd'hui, c'est qu'elle a fourni la vraie clef de cette mystérieuse écriture dont l'Égypte a si longtemps gardé le secret. Il ne faudrait pas croire cependant que le déchiffrement des hiéroglyphes au moyen de la Pierre de Rosette ait été obtenu du premier coup et sans tâtonnements. Bien au contraire, les savants s'y essayèrent sans succès pendant 20 ans. Enfin, Champollion parut. Jusqu'à lui, on avait cru que chacune des lettres qui composent l'écriture hiéroglyphique était un *symbole*, c'est-à-dire que dans une seule de ces lettres était exprimée une *idée* complète. Le mérite de Champollion a été de prouver qu'au contraire l'écriture égyptienne contient des signes qui expriment véritablement des *sons*, en d'autres termes qu'elle est *alphabétique*. Il remarqua, par exemple, que partout où dans le texte grec de Rosette se trouve le nom propre *Ptolémée*, on rencontre à l'en-

droit correspondant du texte égyptien un certain nombre de signes enfermés dans un encadrement elliptique. Il en conclut : 1° que les noms des rois étaient dans le système hiéroglyphique signalés à l'attention par une sorte d'écusson qu'il appela *cartouche;* 2° que les signes contenus dans cet écusson devaient être lettre pour lettre le nom de Ptolémée. Déjà donc, en supposant les voyelles omises, Champollion était en possession de cinq lettres, P, T, L, M, S. D'un autre côté, Champollion savait, d'après une seconde inscription grecque gravée sur un obélisque de Philœ, que sur cet obélisque un cartouche hiéroglyphique qu'on y voit devait être celui de Cléopâtre. Si sa première lecture était juste, le P, le L et le T de Ptolémée devaient se retrouver dans le second nom propre; mais en même temps ce second nom propre fournissait un K et un R nouveaux. Enfin, appliqué à d'autres cartouches, l'alphabet encore très-imparfait révélé à Champollion par les noms de Cléopâtre et de Ptolémée le mit en possession d'à peu près toutes les autres consonnes. Comme *prononciation* des signes, Champollion n'avait donc pas à hésiter, et dès le jour où cette constatation eut lieu, il put certifier qu'il était en possession de l'alphabet égyptien. Mais restait la langue, car prononcer des mots n'est rien si l'on ne sait pas ce que ces mots veulent dire. Ici le génie de Champollion se donna libre cours. Il s'aperçut en effet que son alphabet tiré des noms propres et appliqué aux mots de la langue donnait tout simplement du *copte*. Or, le copte à son tour est une langue qui, sans être aussi explorée que le grec, n'en était pas moins depuis longtemps accessible. Cette fois le voile était donc complétement levé. La langue égyptienne n'est que du copte écrit en hiéroglyphes, ou, pour parler plus exactement, le copte n'est que la langue des anciens Pharaons, écrite, comme nous l'avons dit plus haut, en lettres grecques. Le reste se devine. D'indices en indices, Champollion procéda véritablement du connu à l'inconnu, et bientôt l'illustre fondateur de l'égyptologie put poser les fondements de cette belle science qui a pour objet l'interprétation des hiéro-

glyphes. Telle est la Pierre de Rosette. C'est grâce à elle que les monuments égyptiens ne sont plus aujourd'hui des objets de vaine curiosité ; c'est par elle que l'Égypte ancienne a repris dans l'histoire générale du monde la place qui lui convient. — J'achèverai l'histoire de la Pierre de Rosette en deux mots. Transportée aussitôt après sa découverte à Alexandrie, elle tomba, quelques mois après, entre les mains des Anglais, qui à leur tour venaient de s'emparer de l'Égypte, et de là elle fut transportée à Londres, où, avec un grand nombre d'autres monuments pris à l'armée française, elle forma le noyau du Musée Britannique.

XXXIVme Dynastie.

Après cinq mille quatre cents ans de durée, l'Empire de Ménès succombe, et l'Égypte n'est plus désormais qu'une province de l'Empire Romain. Les préfets élèveront bien encore à Alexandrie quelques monuments parmi lesquels on comptera la colonne de Pompée; à Antinoë (aujourd'hui Cheykh-Abâdeh, province de Minyeh), Adrien bâtira toute une ville; il construira à Antinoüs, son favori, un tombeau digne des anciens rois; il fera précéder ce tombeau de sphinx et d'obélisques (l'un de ces obélisques est maintenant à Rome sous le nom d'obélisque Barberini); à Kalabscheh, à Dandour, à Dakkeh, à Philœ même, à Edfou, à Esneh, à Erment, à Denderah, les empereurs feront bien continuer l'œuvre des Ptolémées. A travers cette apparente prospérité, mille signes de décadence s'aperçoivent déjà. Le bel art des Khoufou, des Ousertasen, des Thoutmès, des Ramsès, des Psammitichus, devient de jour en jour plus grossier : les coutumes, la langue, l'écriture, tout se modifie. Comme un vieillard que la décrépitude a frappé, l'Égypte s'avance en chancelant vers son dernier jour, et sous Théodose elle finit par succomber.

Le but que nous nous sommes proposé dans cet *Appendice* sera atteint si, après les détails que nous venons de donner, le

lecteur reste bien convaincu d'une chose : que l'histoire d'Égypte, si longue, si intéressante, si traversée d'accidents divers qu'elle soit, est une histoire vraiment digne de ce nom, et que nulle peut-être n'a pour elle un ensemble plus complet de preuves monumentales.

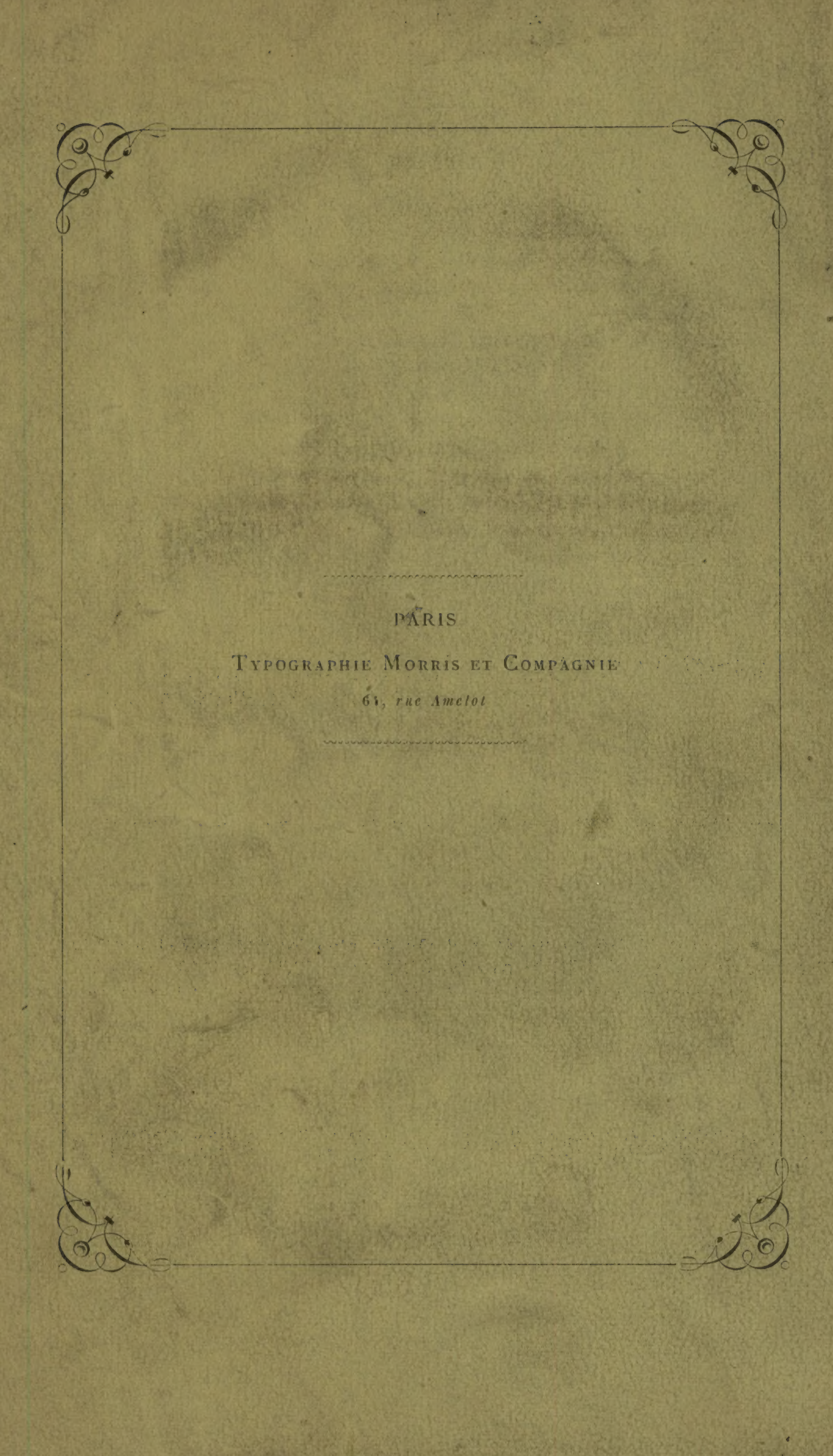
FIN

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. Morris et Comp., 64, rue Amelot.

12/99

#11472 PN.



PARIS

TYPOGRAPHIE MORRIS ET COMPAGNIE

64, *rue Amelot*